

NOUVELLE

La prunelle de ses yeux, de Caroline Montpetit

Page E 3

CAHIER
E

Livres et Culture

Les nouveaux mots pour le dire

La cuvée 2007
des dictionnaires
précipite la rentrée

Dans la cuvée 2007 des dictionnaires figure notamment *Franqus*, un nouveau venu québécois. Petit guide pour s'y retrouver.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Ceux qui aiment s'enfermer dans les fleurs du tapis se réjouiront: l'expression a fait son entrée au panthéon du *Petit Robert*. Chaque fin d'été amène sa récolte de nouveaux mots, de nouveaux sens, de nouvelles expressions à la suite de la réédition et de la refonte des dictionnaires généralistes. *Le Petit Larousse*, *Le Petit Robert*, *Hachette*, *Littre*, chacun offre des attraits différents. Du côté québécois, un nouveau venu fera son entrée en 2007, le *Franqus*, pour un français d'utilisation standard. Petit tour d'horizon pour un choix éclairé.

Millésimé pour la deuxième fois, *Le Petit Robert* connaît la seconde refonte majeure de son histoire à l'occasion de sa 40^e édition; 2007 s'annonce donc un bon cru. L'ouvrage s'enrichit de plus de 500 mots et de 700 sens, citant 130 nouveaux auteurs (dont Marie Laberge) pour les mettre en lumière.

S'adaptant aux changements technologiques, le dictionnaire admet ainsi les acronymes USB, URL et PDF. Fièvre environnementale oblige, le compostage fait son entrée dans la bible des mots, tandis que la popularité de la gastronomie y fait accéder le «cul-de-poule», ce récipient creux en métal qui sert notamment à monter les blancs d'œufs. En sports, le télémark ne se résume plus à une marque, mais désigne officiellement la technique de ski alpin qui laisse le talon libre.

Le Petit Robert met même à contribution la mode verbale des jeunes en ajoutant les mots «cassé», de Bris de Nice, «cool», «gothique» (pour le mouvement et ses adeptes). Les québécismes ne sont

pas en reste avec «s'enfermer», «achaler», «croustilles» et «chocolatine».

L'ouvrage, prisé par les lettrés pour ses définitions et ses références élaborées, coûte un peu plus cher que les autres — 72,95 \$, tel que proposé par l'éditeur —, mais il vaut son pesant d'or avec ses 60 000 entrées et ses 300 000 sens. La guerre des prix que se livrent les librairies le rend d'ailleurs plus qu'abordable: Archambault remporte ici la manche en l'offrant à 49,99 \$. Son ampleur nécessite toutefois l'achat d'un volume distinct pour les noms propres (40 000 entrées).

Un droit d'aînesse

En comparaison, les 46 nouveaux mots (pour un total de 59 000 noms communs et 28 000 noms propres) du *Petit Larousse* pourraient avoir pauvre mine. Mais le dictionnaire plus que centenaire — il fêtait ses 100 ans il y a deux ans et son ancêtre, *Le Nouveau Dictionnaire de la langue française*, remonte à 1856 — se distingue par son audace et son parti pris plus populaire, accueillant le terme d'argot américain «bimbo», l'abréviation «actu» et «bédéthèque», féminisant au passage des termes comme «designer», «flic», «substitut» et «vice-consule».

On le reconnaît à ses images abondantes — il compte 5000 images, schémas, dessins, photos, cartes pour illustrer les notions — et à sa section rose où sont réunis les proverbes et qui sépare les noms communs des noms propres. Depuis quelques années, l'ouvrage propose une section spéciale consacrée à un thème. Après la francophonie l'an dernier, les mots voyageurs sont à l'honneur. On y donne l'origine de mots courants comme «tulipe», «abracadabra» ou «chaos». Tous ces petits suppléments ajoutés à son prix (54,95 \$, mais Renaud-Bray l'offre à 39,95 \$) le rendent plus qu'alléchant.

Son cousin le *Dictionnaire Hachette*, plus aéré et visuellement accrocheur mais moins riche en mots et en défini-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

tions, affiche pêle-mêle noms propres et noms communs, les premiers en bleu et les seconds en noir. C'est le «meilleur rapport qualité-prix», selon son éditeur, puisqu'il se vend à 34,95 \$.

Franqus et Multi

Du côté québécois, le bien aimé *Multi Dictionnaire*, qui relève les difficultés de la langue française, ne sera pas réédité avant 2008, mais on pourra se procurer une version cédérom de la dernière édition (2003) dès l'automne, indique l'éditeur, Québec Amérique.

Un nouveau dictionnaire du terroir est en voie de paraître. La ministre de la Culture et des Communications, Line Beauchamp, et Monique Gagnon-Tremblay, ministre responsable de la Francophonie et de la région de l'Estrie, annonçaient cette semaine l'octroi d'une autre tranche de subventions de 600 000 \$ au Centre de recherche Franqus de l'Université de

Sherbrooke. Le centre donnera son nom à un nouvel ouvrage terminologique sur le français standard en usage au Québec. *Franqus* comptera 60 000 entrées.

Les linguistes qui le dirigent, Hélène Cajole-Laganière et Pierre Martel, estiment que le Québec doit avoir un ouvrage témoignant de sa norme linguistique propre, distincte de celle du reste de la francophonie. Le projet ne fait pas l'unanimité dans le milieu parce qu'il a avalé quelques millions en subventions, alors qu'un ouvrage d'ambition similaire, le *Dictionnaire québécois-français*, avec 660 entrées, n'avait pas fait ses frais.

Franqus, qui devrait être disponible en 2007 sous forme imprimée et électronique, illustrera et décrira donc les réalités d'ici. Les mots désignant le climat, l'habitat, les institutions sociales et politiques ou la faune et la flore seront suivis d'exemples et de citations tirés surtout de textes littéraires, scientifiques, journalis-

tiques et administratifs québécois.

Pour éviter le gaspillage

Ceux qui ne savent pas quoi faire de leurs vieux dictionnaires et se culpabilisent à l'idée de les rendre caducs doivent savoir que ces bibles de la langue peuvent connaître une autre vie avant d'atterrir dans le bac à recyclage. Les Librairies Archambault recueillent ces œuvres de référence, toutes familles éditoriales confondues, quelle que soit l'année de parution, pour en faire cadeau aux organismes d'alphabétisation, par l'entremise de la Fondation pour l'alphabétisation. Les clients peuvent profiter d'un rabais (proportionnel à l'état et à l'âge du livre remis) pour l'achat d'un nouveau dictionnaire.

Pour que jeunes et moins jeunes trouvent les bons mots pour le dire, l'écrire et le lire...

Le Devoir

LIVRES

D'Amours, P. Q.



Louis Hamelin

Je tourne à gauche devant le camping municipal. La longue côte, le fleuve. Grève d'Amours, dit l'écrêteau à l'entrée du petit chemin de terre. Et moi qui prévoyais avoir de la difficulté à retrouver l'endroit... Comment oublier un nom pareil? Je passerai les trois prochains jours à respirer le Saint-Laurent, à parler avec mes amis, à rouler à vélo au bord de la Trois-Pistoles, à tirer mes premiers pigeons d'argile depuis un quart de siècle et à rencontrer des éditeurs: Paul Bélanger, du No-roit, de passage dans le coin, et Victor-Lévy Beaulieu, toujours aussi patriarcal et tolstoïen au milieu de son grand jardin sauvage et de ses boucs lubriques. Et j'oubliais: à lire deux livres assis dans un fauteuil de jardin au milieu de la fraîche brise marine et de cette lumière qui oscille entre plomb et or, zinc et argent. Deux livres, deux histoires d'amour. C'est comme ça.

J'ai rencontré Myriam Cyr à Moncton ce printemps. Je ne la connaissais pas, l'ai pourtant vue en action, la cassette de *Gothic* ayant atterri un soir dans mon magnétoscope. Myriam vit à Boston et fait carrière sur les planches et à l'écran. Avec le temps, comme bien d'autres, elle a constaté que les beaux rôles de femme se faisaient plus rares dans les propositions qu'elle recevait. Cette dictature de la fraîcheur est peut-être moins présente au théâtre, là où notre actrice est tombée un soir sur un personnage de femme à son goût: la religieuse portugaise. Personne n'est aujourd'hui capable de nous décrire physiquement cette jeune héroïne que nous connaissons uniquement à travers ses mots, 7500 mots remplis d'amour et d'amertume, pour être précis.

Le temps de partager un taxi et une table de caféteria à l'aéroport, Myriam m'a décrit en des termes pleins de passion (c'est contagieux) le livre qui est né de sa rencontre avec les mots de la nonne amoureuse, mots qui allaient ensuite être déniés à ce grand cœur brisé pour se voir attribués à d'autres. À des hommes, par des hommes. Jean-Jacques Rousseau: «[Les femmes]

ne peuvent décrire ou ressentir l'amour... Je parierais n'importe quoi que les Lettres portugaises ont été écrites par un homme.» Et, plus près de nous, Grandbois, puis Jacques Ferron: «*Monsieur Grandbois a sans doute été le dernier au Canada [...] à savoir que les fameuses lettres constituaient un faux et que la religieuse portugaise était en réalité un ami de Boileau, ambassadeur en Turquie, bon vivant et joyeux luron.*» Guilleragues, son nom.

Contre l'histoire officielle

J'ai un faible pour ceux qui, refusant les vérités établies (comme Ferron lui-même si souvent), se lancent dans la difficile et solitaire entreprise consistant à prétendre corriger l'histoire officielle. Leurs armes? Les phrases. La passion ressentie à l'endroit d'un sujet passionnant et passionné (le Portugal en lutte pour son indépendance, la cour du Roi-Soleil, les magouilles du Grand Condé, une fille de Jésus séduite puis abandonnée par un officier français, un mystérieux manuscrit qui alimente la rumeur des salons, puis tombe entre les mains d'un imprimeur ambitieux) peut aussi aider.

Myriam Cyr est convaincue que les mots des *Lettres portugaises* sont bien ceux d'une femme amoureuse, amoureuse d'un amour désespéré et sensuel, doublement reclus: dans son couvent et dans sa passion. Une femme, surtout, dont le nom est à ajouter à la longue liste de ces artistes et amoureuses dépossédées du fruit de leur esprit en des temps où le sexisme constituait une donnée sociale parmi d'autres, comme le manque d'hygiène. Une Camille Claudel épistolaire.

L'étendue des recherches menées sur le terrain par l'auteure de cette captivante réfutation, comme aussi son travail d'érudition pointilleux et d'une grande clarté et ce style lumineux, plein d'élégance et d'assurance et qui, même saturé d'informations, continue de couler avec limpidité, sont très impressionnants. C'est à un véritable *Guerre et amour* lettré que Myriam Cyr nous convie. Une des clefs de sa démonstration semble plutôt convaincante: les spécialistes, universitaires, historiens et philologues de tous poils, puisent un de leurs principaux arguments dans l'impossibilité supposée où se trouvait un Chamilly, fringant officier du corps expéditionnaire français, de circuler à l'intérieur du couvent en question. La mise en contexte de Cyr est éblouissante: le parler d'un couvent portugais de cette époque se transforme tout naturellement en une manière de salon chic où les beaux officiers



NACHO DOCE REUTERS

Selon Jacques Ferron, «les fameuses lettres constituaient un faux et [...] la religieuse portugaise était en réalité un ami de Boileau, ambassadeur en Turquie, bon vivant et joyeux luron».

(Les nonnes contribuent comme elles le peuvent à l'effort de guerre...) viennent chercher la conversation de jeunes dames cultivées.

Une religieuse portugaise, nous dit l'auteure, même cloîtrée, est alors une femme bien plus libre que sa contrepartie mariée, c'est-à-dire donnée, elle, en esclavage à un homme. L'intrigue est plausible, la passion imaginable. Ça aurait pu donner un autre de ces romans du savoir qui pullulent. Myriam Cyr a préféré une démarche plus rigoureuse et plus personnelle. Reste qu'il n'est pas interdit de penser que le dénommé Guilleragues — appelé, avance l'auteure, à recopier les lettres pour satisfaire à l'hypochondrie d'une marquise, laquelle, comme Howard Hughes, voyait des microbes partout — ait pu réécrire au moins en partie les lettres, lettres de feu qui sont évidemment incluses dans ce livre qui leur fait écran. «Vous avez vu ma passion comme une conquête et votre cœur ne fut jamais touché en profondeur» (la traduction est de moi), écrit sœur Mariana. Complainte de toujours. Le seul petit défaut de ce beau livre est de n'être pas encore traduit en français.

Une anomalie qui ne saurait être que provisoire.

L'amour roi

Le Portugal du XVII^e siècle, nous apprend Myriam Cyr, fut un de ces lieux où l'amour était roi, était tout. Sur un plan très différent, un autre de ces lieux fut le Hollywood des années 30, et de toujours. L'éditeur Bernard Pasquito, après nous avoir ramené les livres de Ring Lardner, poursuit son entreprise de réédition de certains classiques américains restés méconnus ou inédits. De John O'Hara, dont il a déjà publié *Rendez-vous à Samarra* en 2005, on nous dit qu'il est «considéré aux États-Unis comme l'un des plus grands écrivains du vingtième siècle». Les éditeurs et leurs scribouillards ont le don de me faire me sentir misérable et ignare comme critique. Première fois que j'entends parler de John O'Hara... Une lueur de paradis, donc. C'est bien une histoire d'amour, là aussi, mais, je le répète, on est à Hollywood. Le fric va donc jouer un rôle, peut-être le premier. «J'admirais mes chaussures neuves à trente-cinq dollars et mes chaussettes à sept dollars cinquante, tout en me disant que j'aimerais bien me tirer, histoire d'aller faire un petit tour au volant de mon auto à deux mille deux cents dollars», nous balance le narrateur bien avant de nous présenter sa petite amie. Un seul point commun aux deux histoires: Peggy, libraire, écrit elle aussi des lettres à son amoureux. Mais de Beja à Beverly Hills, encore une fois, il y a un monde: «l'amour ne suffit pas. [...] J'avais envie de passer la nuit avec toi, mais sur ce point je dois reconnaître que ce n'était pas spécialement avec toi que j'avais envie de passer la nuit. N'importe qui aurait fait l'affaire. [...] Et surtout écris-moi.»

Scénariste à Hollywood, petite bonne sœur pâmée, et l'écriture pour toute consolation.

Collaborateur du Devoir

LETTRES OF A PORTUGUESE NUN

Myriam Cyr
Miramax Books
New York, 2006, 237 pages

UNE LUEUR DE PARADIS

John O'Hara
Traduit de l'anglais par Hélène Bokanovski
Bernard Pasquito éditeur
Paris, 2006, 165 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Encyclopédie de poche

CHRISTIAN DESMEULES

Avant d'être connu comme l'auteur de *Nikolski* (paru chez Alto en février 2005, prix Anne-Hébert, Prix des collégiens et Prix des libraires, dont 10 000 exemplaires se sont écoulés jusqu'à présent), Nicolas Dickner avait d'abord pratiqué la nouvelle avec beaucoup d'aplomb. Érudite, glaneur et bibliophile, les nouvelles qu'il nous proposait dans *L'Encyclopédie du petit cercle* avaient déjà la saveur de l'œuvre mûre.

Paru en 2000, le recueil de nouvelles a valu à Nicolas Dickner les prix Adrienne-Choquette de la nouvelle et Jovette-Bernier du Salon du livre de Rimouski. Six ans plus tard, son premier éditeur profite des récents succès de l'auteur pour rééditer ce petit livre bourgeois, qui appuie d'histoires inventives et souvent touchantes d'improbables entrées encyclopédiques comme «chenilles gastriques», «Arc-tique affectif», «attrape-méduse» ou «dérapage tectonique».



CLEMENT ALLARD LE DEVOIR

Nicolas Dickner a reçu le Prix des collégiens pour son livre *Nikolski* en 2005.

Le point de départ? Au hasard d'une visite chez un bouquiniste, le narrateur tombe sur quatre

tomes reliés d'une curieuse encyclopédie mensuelle, publiée durant les années soixante-dix. Le premier tome — auquel se limite ici l'imagination de l'auteur, qui prévoyait à l'époque donner une suite à ces nouvelles — est un prétexte à nous parler de voyages, de géographies imaginaires, de livres fantasmés et d'amours chaotiques.

Comme l'exprime bien le texte en quatrième de couverture: «Le savoir est parfois le chemin le plus long entre deux points.» Et c'est un bonheur que de le parcourir en compagnie d'un auteur à l'esprit aussi agile. Une lecture qui s'impose, faut-il le dire, à tous ceux qui ont été charmés par *Nikolski*.

Collaborateur du Devoir

L'ENCYCLOPÉDIE DU PETIT CERCLE

Nicolas Dickner
L'Instant même
Québec, 2006, 120 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Cocteau ou l'imposture

Gilles Archambault

Je ne suis pas sûr d'avoir raison en l'affirmant, mais il me semble que peu de figures littéraires célébrées en leur temps peuvent paraître moins fraternelles au lecteur d'aujourd'hui que celle de Jean Cocteau.

Ce touche-à-tout de grand talent a marqué la vie culturelle et mondaine de son siècle. Figure incontournable du Gotha parisien, il a été dramaturge, poète, romancier, cinéaste, dessinateur. Son action a été multiple, ses amitiés lui assuraient des complicités dans tous les domaines de l'actualité, ses inimitiés lui valaient des injures et des calomnies sans nombre.

On vient de réunir dans la collection dite de la Pléiade ses œuvres romanesques complètes. Que le projet présente de l'intérêt, personne n'en disconvient. On pourra quand même s'étonner qu'un corpus aussi mince fasse l'objet d'une telle consécration. Dans sa préface à cette édition, Henri Godard rappelle que Cocteau n'est pas un romancier de vocation. On ne saurait mieux dire. «Écrire un roman est un travail nécessairement étalé dans la durée. Cocteau pouvait avoir eu longtemps à l'avance l'idée d'un livre de ce genre, mais il n'avait ni la patience ni sans doute le sentiment du temps dans son écoulement qu'implique sa rédaction.» D'où, ajoute le préfacier, la mineur des romans de l'auteur des *Enfants terribles*.

La vérité serait que Cocteau était avant tout un poète de haut vol. Dans son *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, Charles Dantzig cite ce merveilleux: «Vitrifier sur ton dos la ville est inepte-morte.» Ce mondain avait parfois, quand il écrivait, une précision d'horloger. Or cette exigence qui fait sa force comme poète le limite com-

me romancier. D'ailleurs, ne parlait-il pas de ses romans en les plaçant sous la rubrique de «poésie de roman»?

Si j'ai coiffé ma chronique d'aujourd'hui de la façon que j'ai adoptée, c'est que j'ai relu avec attention *Thomas l'imposteur*. Ce court roman, inspiré de l'avis même de l'auteur par *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, est à mille lieues de cette immense histoire d'amour. La passion de Beyle et de son jeune héros a cédé la place à l'évocation de péripéties guerrières. Si le récit a du brio, s'il est écrit de façon remarquable, c'est bien plutôt l'ironie presque voltairienne, la froideur de ton matinée de descriptions qui relèvent de la peinture plutôt que du roman qui en sont la dominante.

Le héros n'est pas tant un imposteur qu'un adolescent qui se laisse balloter au rythme des événements. La guerre est évoquée dans des termes qui ont pu révolter les lecteurs de l'après-Première Guerre mondiale. On agonise, on meurt, on souffre dans une atmosphère qui relève de l'irréel le plus pur. C'est sûrement cette distance dans la description et dans la conduite des personnages qui fait qu'on peut lire en 2006 *Thomas l'imposteur*. En ces temps d'invasion du Liban, dont l'atrocité est évidente, on ne peut être indifférent à cette froideur feinte, à cette fantaisie qui rappelle Toulet. Et puis, il y a cette Madame de Bormes, princesse d'opérette et folle à lier qui prend sous sa tutelle le faux Thomas! On n'est jamais tout à fait en guerre quand on s'amuse de cette façon.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES ROMANESQUES COMPLÈTES

Jean Cocteau
Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade»
Paris, 2006, 1106 pages



Jean Cocteau photographié dans son antre, à Milly-la-Forêt, en 1950

JOURNÉE FRATERNELLE GILBERT LANGEVIN

dans la forêt de Sainte-Sophie (près Saint-Jérôme)

Samedi, 26 août à partir de 14 h

Pour tous ceux et celles qui aiment dire ou écouter la poésie

Tout est gratuit. Rens.: Studio-Théâtre de Silva (450) 530-3077

<http://pages.infinit.net/maior/langevin.html>

INNOVATIONS



Christ Church Cathedral

présentent

jusqu'aux OREILLES

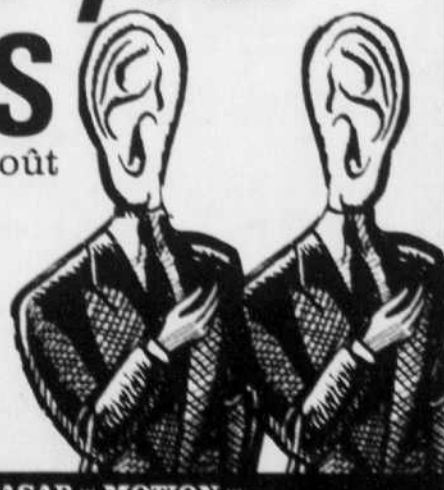
musiques d'aujourd'hui

up to your EARS

du 10 au 20 août 2006

8^e saison
13 événements

détails :
www.laliste.qc.ca



QUASAR :: MOTION ::
ESTRIA :: CATHERINE MEUNIER ::
MARIANNE TRUDEL & PIERRE-YVES MARTEL ::
CLAIRE MARCHAND :: LORI FREEDMAN ::
MATT HAIMOVITZ & PATRICK WEDD ::
BRIGITTE POULIN :: LES CHANTEURS JAO

Conseil des Arts du Québec
Canada Council for the Arts
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
Patrimoine canadien
Canadian Heritage
Montréal

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE Forget

23 JUIN AU 26 AOÛT 2006

MARDI 15 AOÛT

Les Découvertes
PHILIPPE JAROUSKY, contre-ténor
ENSEMBLE ARTASERSE
Œuvres de Vivaldi

Philippe Jaroussky

SAMEDI 19 AOÛT

QUARTANGO
QUATUOR VOCAL
CHANTAL SIMARD, percussions

Quartango

MERCREDI 23 AOÛT

Les Rencontres de musique nouvelle en Charlevoix
QUATUOR BOZZINI
INGRID SCHMITHÜSEN, soprano
Œuvres de Dantvoort, Lesage et Boulière

Quatuor Bozzini

JEUDI 24 AOÛT

Les Rencontres de musique nouvelle en Charlevoix
Le Nouvel Ensemble Moderne et les stagiaires
Direction : Lorraine Vaillancourt
Œuvres des étudiants stagiaires

NEM

418-452-3535 ou 1-888-PFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

LIVRES

NOUVELLE

La prunelle de ses yeux



NEWSCOM

On n'est jamais trop curieux

Caroline Montpetit est journaliste au quotidien *Le Devoir* depuis plusieurs années, où elle se consacre surtout à la littérature. Elle a publié la saison dernière, aux Éditions du Boréal, un premier recueil de nouvelles, intitulé *Tomber du ciel*.

CAROLINE MONTPETIT

Le visage d'Alice se tordit une fois de plus en un spasme douloureux. Elle entendit l'infirmière approcher la poubelle, et vomit de nouveau. Puis, revint ce tremblement étrange, plus puissant que tout ce qu'elle avait éprouvé auparavant. Le frisson la secouait tout entière, en une espèce de transe, comme un violent courant d'air qui l'aurait propulsée aux portes de l'enfer. Alice se mit à pleurer. L'infirmière lui prit la main et elle l'entendit lui dire: «*Ce que vous vivez là, c'est la plus belle histoire du monde.*»

Elle avait dit cela avec une voix infiniment douce, qui jurait avec le carrelage glacé de la chambre d'hôpital, avec les cliquetis interminables des appareils sur lesquels Alice était branchée depuis le milieu de la nuit. La nurse avait un accent haïtien, une voix basse et roucouillante qui omettait les «r». Alice imagina le grain foncé de sa peau, puis une autre contraction se souleva comme une vague pour lui arracher les entrailles. Elle serra la main de l'infirmière dans la sienne, et tenta de reprendre son souffle dans l'obscurité.

Alice était aveugle depuis sa

naissance. Elle était atteinte de l'amaurose congénitale de Leber, maladie rare qui l'avait confinée à la nuit pour toujours. À peine entrevoyait-elle une lueur diffuse lorsqu'elle tournait les yeux vers la lumière. Du soleil, elle ne connaissait que la chaleur. Des arbres, elle savait le bruissement, les textures fraîches des feuilles ou la rugosité sèche du bois. Toute sa connaissance du monde n'était tissée que de sons, de sensations, d'odeurs, d'émotions. Et en ce moment crucial de l'accouchement, elle était plus que jamais livrée aux impressions de son corps.

Mais elle n'était plus seule. Elle était soumise aux pulsions de cet autre corps qui l'habitait, et l'un et l'autre se convulsaient en une espèce de danse atroce qui semblait ne jamais vouloir finir. Alice aurait préféré être mieux accompagnée, mais elle se refusait à téléphoner à sa mère, qui l'avait désapprouvée dans son choix d'enfanter. Elle avait décidé de ne la voir que lorsqu'elle aurait un bébé à lui tendre, bien en chair et gigotant.

Les contractions avaient commencé la veille, par une belle journée d'automne. Malgré son ventre proéminent, Alice avait pris l'autobus pour aller se promener un peu au parc de la montagne. Alice marchait à pas

mesurés. Elle respirait profondément, savourait ce qu'elle savait être ses derniers instants de solitude. Les crampes étaient venues d'abord tout doucement, et Alice les distinguait mal des mouvements du bébé qui habitait son ventre depuis neuf mois. De petites poussées à peine douloureuses, qui s'étaient graduellement transformées en pointes déchirantes. Chacune d'entre elles se déployait comme l'avertissement d'une douleur plus importante encore à venir.

Alice savait quoi faire. Depuis des mois déjà, elle avait répété ce scénario dans sa tête. Dans l'autobus, sur le chemin du retour, elle s'appliqua à mesurer les intervalles de temps entre chaque contraction. Les vagues se succédaient, mais chacune d'entre elles, avant de venir, lui laissait encore un peu de répit.

Dès son arrivée chez elle, elle avait téléphoné à l'hôpital. Mais elle n'avait jamais prévu une douleur aussi intense. Comme si, pour trouver la force de naître, le bébé tapi dans son ventre devait aller chercher la moindre parcelle de son énergie. De contraction en contraction, son utérus se tordait, poussait, cherchait à expulser la bête qu'il abritait. Alice subissait chacun de ces spasmes comme une condamnation à mort. *J'ai pensé que j'allais mourir.* Elle avait entendu cette phrase dans la bouche de plusieurs femmes, pourtant ravies du souvenir de la mise au monde de leur progéniture.

Au milieu de la nuit, l'équipe médicale avait lié le bras d'Alice à un sérum distillant le syntocinon, une hormone qui active les contractions. Une infirmière lui avait planté une aiguille dans le bras. Pas la même infirmière que celle qui lui tenait la main maintenant. C'était une autre, aux mouvements plus secs, à la voix plus jeune. «*Vos contractions ne sont pas assez efficaces, nous allons devoir les provoquer.*», avait-elle dit. Peut-être que cette infirmière n'avait elle-même jamais enfanté. Alice lui préférait la nurse à l'accent haïtien, qui l'accompagnait maintenant avec la douceur d'une mère pour son enfant.

Elle mit une main affectueuse sur son ventre tourmenté. De l'enfant qui allait naître, elle ne savait absolument rien. Ni le sexe, ni même s'il était affecté de cette maladie héréditaire qui l'avait elle-même privée de la vue toute sa vie. Durant sa grossesse, elle avait catégoriquement refusé de subir tout test de dépistage génétique. Aujourd'hui, chaque contraction qui se soulevait dans le ventre d'Alice rapprochait l'enfant de l'ombre ou de la lumière. Et elle, soutenant la douleur, priait en silence.

Elle avait rencontré le père à la bibliothèque pour aveugles de la municipalité. Voyant, il la fréquentait pour trouver des ouvrages en braille ou enregistrés à faire lire à sa mère aveugle. Alice avait su rapidement qu'elle était atteinte de la même maladie qu'elle.

Il lui avait d'abord adressé la parole alors qu'elle était venue remettre un livre du Canadien d'origine indienne Rohinton Mistry. Il lui avait demandé ce qu'elle en avait pensé. Ils avaient parlé de l'Inde, avaient évoqué ses odeurs et ses rythmes.

Il était bon cuisinier et l'avait invitée à manger chez lui. L'avait ensorcelée avec des parfums de cardamome, de safran, de coriandre et de menthe. Et puis, après un repas bien arrosé, entre les accords languoureux d'un disque de Leonard Cohen, il lui avait dit qu'elle était belle.

La beauté demeurait pour Alice quelque chose de légèrement abstrait. De la main, elle appréciait la douceur de la peau, le tonus d'un muscle, la souplesse d'une chevelure. Et sans sens de la vision, la conquête d'un corps était pour elle une expérience toujours renouvelée.

Il s'appelait Éloi. Et elle en était encore à apprivoiser les sonorités de son nom qu'il avait déjà disparu de sa vie, comme dans les chansons de Cohen. Après une fréquentation intense de deux semaines, il n'avait plus téléphoné. Elle avait remarqué qu'il avait aussi évité de se rendre à la bibliothèque, utilisant sans doute le nouveau service de livraison à domicile offert aux usagers. Peut-être ne l'avait-il séduite que par curiosité. Ne dit-on pas que les aveugles font de formidables amants?

Ce n'est que plusieurs semaines plus tard qu'Alice s'était rendue à la pharmacie pour faire analyser un échantillon d'urine. Elle avait appris qu'elle était enceinte.

Depuis son enfance, Alice savait que, à cause de sa cécité, le tracé de son chemin était différent de celui des autres. Chaque défi était plus lourd

à relever, qu'il s'agisse d'apprentissages scolaires ou de se faire des amis, de partager leurs jeux sans trop se plaindre. Elle était intelligente, énergique, équilibrée, et douée d'un sens de l'humour qui avait fait rechercher sa compagnie.

À l'école, elle avait monté une émission à la radio étudiante, s'y était rendue indispensable par son charisme, sa sensibilité et ses connaissances musicales.

Aujourd'hui, à la mi-trentaine, elle était autonome et vivait seule. Et au fond d'elle-même, elle se permettait d'espérer le paradis.

Entre deux râles, Alice entendit le médecin entrer dans la pièce. «*Je vais vérifier l'ouverture de votre col.*» Elle sentit une main froide et gantée entrer en ses jambes.

A six centimètres, elle était proche du but. Plusieurs mois avant l'accouchement, elle avait émis le souhait de ne pas subir d'anesthésie, pour mieux sentir ce passage qui ne la laisserait plus jamais seule. Maintenant, malgré l'angoisse et la souffrance qui la tourmentait, elle savait qu'elle atteindrait son objectif. Elle demanda à être emmenée au bain turbillon. Au bout de quelques minutes, deux infirmières l'y transportèrent et la déposèrent dans l'eau bouillonnante.

Sans l'infirmière au doux accent haïtien, Alice se sentit de nouveau très seule. Pour se consoler, elle se dit que ce ne serait pas pour longtemps. Au sortir du bain, le médecin vint de nouveau la visiter. Son col était ouvert à dix centimètres. Il était temps de commencer la poussée. Dans une chambre non loin de là, elle entendit une femme hurler comme si on lui arrachait un bras. Alice réentendait intérieurement la voix de la nurse: «*Ce que vous vivez là, madame, c'est la plus belle histoire du monde.*»

C'était le temps du sprint final, appréhendé après une nuit de convulsions, le moment de donner l'effort ultime malgré la fatigue du corps et l'agitation de l'esprit. Sur les directives du médecin, Alice mit les pieds dans les étriers et poussa.

Le travail d'Alice était fructueux. La tête de l'enfant fit son apparition avec la vitesse de l'éclair. Alice le sut aux cris que poussaient les infirmières. «*On voit la tête, on voit la tête!*»

Au moment du couronnement, juste avant que la tête ne s'engage dans la vulve, Alice lança un cri de conquérante. À peine quelques minutes plus tard, un vagissement d'enfant s'éleva dans les airs. On avait déjà déposé un corps chaud et mouillé sur son ventre quand le médecin annonça: «*C'est un garçon.*» Alice ne posa pas la question qui lui brûlait les lèvres.

Le médecin reprit le bébé dans ses bras. Alice ne le vit pas, mais il le plaça devant la lumière. Le bébé déplaça doucement sa tête en direction de celle-ci. L'enfant eut un réflexe photo moteur vif et rapide, sa pupille se rétrécit sous le rayon lumineux.

Puis, le médecin replaça l'enfant sur le sein de sa mère pour qu'il se mette à téter. Le bébé ouvrit les yeux en enfonceant le mamelon dans sa bouche.

Muette d'impatience, le bébé serré contre son sein, Alice entendit enfin le second verdict du médecin. «*Tout semble indiquer que votre enfant voit, madame. Il semble bien que vous lui ayez donné la vue.*»

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 1^{er} au 7 août 2006

ROMAN

- 1 **DECEPTION POINT**
Dan Brown (JC Lattès)
- 2 **HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**
J. K. Rowling (Ballard)
- 3 **UN TOURBILLON DE NEIGE T. 1**
Diana Gabaldon (Libre expression)
- 4 **DEUX PETITES FILLES EN BLEU**
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- 5 **ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR?**
Francine Ruel (Libre expression)
- 6 **DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**
Fred Pellerin (Planète Rebelle)
- 7 **LE CLANDESTIN**
John Grisham (Robert Laffont)
- 8 **ANGES ET DÉMONS**
Dan Brown (JC Lattès)
- 9 **SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR**
Raffaëla Germain (Libre expression)
- 10 **LES CERFS-VOLANTS DE KABOU.**
Khaled Housseini (Belfond)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 **LE PETIT ROBERT 2007**
Collectif (Robert)
- 2 **L'ART DE CONJUGUER**
Collectif (Hurtubise HMH)
- 3 **PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2007**
Collectif (Hachette)
- 4 **PASSAGES OBLIGÉS**
Josélito Michaud (Libre expression)
- 5 **ASTÉRIX ET LES WIKINGS**
Goscinny (Albert René)
- 6 **DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ**
Pierre Morency (Transcontinental)
- 7 **S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET...**
Chantal Lacroix (La semaine)
- 8 **MELLEURES RECETTES ANTI-CANCER**
Geneviève O'Gleasant (La semaine)
- 9 **LE CYCLE DE RINGAGE**
Pierre Morency (Transcontinental)
- 10 **ALIMENTS CONTRE LE CANCER**
Richard Béliveau (Tricarré)

LIVRE DE POCHE

- 1 **LE DIABLE S'HABILLE EN PRADA**
Lauren Weisberger (Pocket)
- 2 **L'OMBRE DU VENT**
Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- 3 **MORDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 1**
John Peel (AGA)
- 4 **VOUS REVON**
Marc Lévy (Pocket)
- 5 **ENSEMBLE C'EST TOUT**
Anna Galvade (J'ai lu)
- 6 **UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- 7 **SEISHA**
Arthur Golden (Libre de poche)
- 8 **DEUX, INTERDIT**
Michael Connelly (Seuil)
- 9 **LE ZAHN**
Paulo Coelho (J'ai lu)
- 10 **LA PART DE L'AUTRE**
Éric-Emmanuel Schmitt (Libre de poche)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 **THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE**
L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & So)
- 2 **THE DEVIL WEARS PRADA**
Lauren Weisberger (Random House)
- 3 **THE LINCOLN LAWYER**
Michael Connelly (Warner Books)
- 4 **DIGITAL FORTRESS**
Dan Brown (St. Martin's Press)
- 5 **DECEPTION POINT**
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 6 **LIFEGUARD**
J. Patterson / A. Grass (Warner Books)
- 7 **DA VINCI CODE**
Dan Brown (Anchor)
- 8 **ANGES & DÉMONS**
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 9 **MARKER**
Robin Cook (Berkley)
- 10 **EVERYONE WORTH KNOWING**
Lauren Weisberger (Simon & Schuster)

LIVRES

ESSAIS

L'économie comme un jeu



Louis Cornélius

Professeur d'économie à l'Université de Chicago et lauréat de la médaille John Bates Clark attribuée au meilleur économiste américain de moins de 40 ans, Steven D. Levitt passe, dans certains milieux, pour un pur génie. *Freakonomics*, son premier essai, écrit en collaboration avec Stephen J. Dubner du *New York Times*, a fait un tabac aux États-Unis et au Canada anglais depuis sa parution en 2005 et il a paru en français il y a quelques mois.

Comment expliquer ce succès? Essentiellement par une approche originale et ludique de la science économique. La *freakonomics*, comme l'indique le traducteur, vient «de freak, insolite, saugrenu, et economics, la science économique». Levitt, en d'autres termes, se définit comme «un économiste qui, plutôt que de réfléchir par macro idées, préfère se consacrer à débiter les micro curiosités cocasses». Il prétend tout de même que son approche fournit «une certaine façon de mieux comprendre le comportement des individus dans la vie réelle» qui, ajoute-t-il, «obéissent à des stimulations».

«Si la morale, écrit Levitt, reflète la façon dont on voudrait voir tourner le monde, [...] l'économie représente son fonctionnement réel». Aussi l'économiste entend-il mettre à profit une foule de statis-

tiques rarement fréquentées pour confirmer certaines thèses assez convenues, à savoir que «les motivations sont la pierre angulaire de la vie moderne», que «la sagesse populaire se trompe souvent», que «les effets les plus considérables résultent souvent de causes lointaines, parfois infimes», que «les experts [...] tirent profit des informations qu'ils détiennent» et que le fait de «savoir ce qu'il faut mesurer et comment le mesurer permet de simplifier notre analyse d'un monde pourtant très complexe». Selon Levitt, «l'économie étant avant tout un jeu d'outils, et non un sujet en soi, aucune question, si saugrenue soit-elle, ne lui est étrangère».

Il demande, par exemple, qui triche dans son comportement quotidien. Il répond: à peu près tout le monde, pourvu que ça en vaille la peine. Sa démonstration, ensuite, repose sur des cas franchement originaux. Une étude réalisée dans certaines garderies israéliennes où se multipliaient les retards des parents a montré que le fait d'imposer une amende de 3 \$ pour tout retard de plus de 10 minutes... augmentait ces retards! Explication: le montant de l'amende, bien sûr, était trop faible, mais, surtout, la stratégie faisait fausse route en substituant une pénalité économique à une pénalité morale: «Pour à peine quelques dollars par jour, les parents pouvaient s'affranchir de toute culpabilité.»

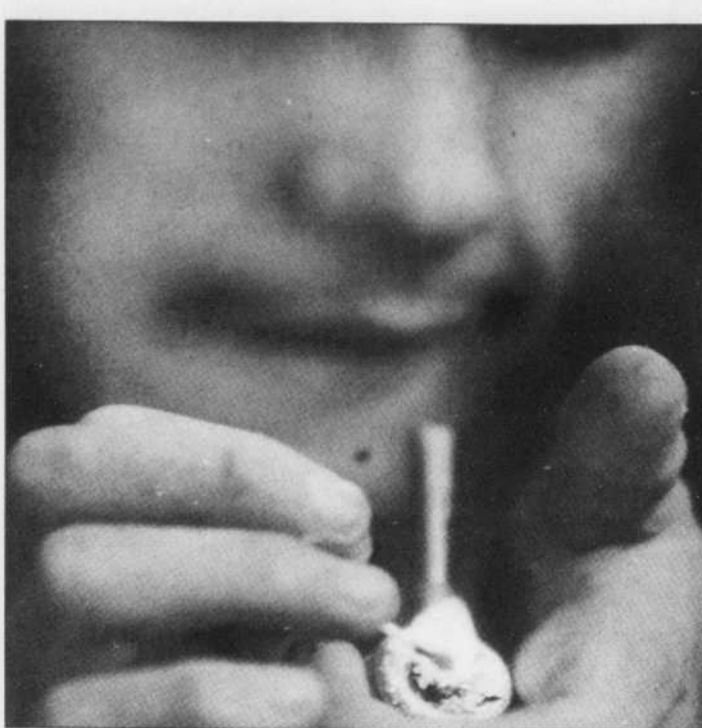
La curiosité de Levitt, et sa maîtrise des algorithmes, lui a aussi fait découvrir que, soumises à un système d'évaluation qui pouvait entraîner des promotions ou des sanctions pour leur personnel, plusieurs écoles publiques de Chicago ont trafiqué les résultats d'examens de leurs élèves. La mé-

thode d'enquête utilisée par l'économiste, dans ce dossier, vaut le détour, tout comme celle, très semblable, qu'il applique aux résultats de combats de sumo afin de démontrer que les sumotoris, ces demi-dieux japonais, trichent aussi allégrement, si besoin est.

La drogue de maman

Dans un chapitre intitulé «Pourquoi les dealers de drogue vivent-ils encore chez leur maman?», Levitt, qui a miraculeusement eu accès aux livres de comptes d'un vendeur de crack de Chicago, conclut que ce business fonctionne selon les principes les plus traditionnels du capitalisme: «Alors même que les jeunes Blancs aisés s'appliquaient à singer la culture des rappeurs noirs du ghetto, les délinquants noirs du ghetto, eux, cherchaient à imiter la culture d'entreprise des papas des premiers.» Résultat: seuls les chefs de gang s'enrichissent en envoyant au casse-pipe urbain des «soldats» exploités qui rêvent du sommet... en habitant chez leur maman.

Sur le plan anecdotique, ce chapitre est un pur délice. Quand Levitt raconte les démarches de son adjoint, le sociologue Sudhir Venkatesh, pour s'insérer dans un gang de rue, il nous sert un savoureux morceau de littérature policière humoristique. Ses conclusions, cela étant, ne brillent vraiment pas par leur génie. Qui, en effet, ignorait encore que le crime organisé fonctionne plus selon les règles du capitalisme sauvage que selon le modèle socialiste ou communautaire? Quant à la sulfureuse thèse voulant que la légalisation de l'avortement aux États-Unis, au début des années 1970, soit à l'origine de la baisse de la criminalité dans les années 1990,



REUTERS

L'un des chapitres du livre de Steven D. Levitt s'intitule «Pourquoi les dealers de drogue vivent-ils encore chez leur maman?». L'auteur y explique que ce business fonctionne selon les principes les plus traditionnels du capitalisme.

je l'ai si souvent et depuis si longtemps entendue de la bouche du D Morgentaler qu'elle ne m'apparaît pas vraiment originale.

Les résultats scolaires

Sautant du coq à l'âne tel que le veut son approche, Levitt constate ensuite que les parents sont obsessionnels en ce qui concerne la protection de leurs enfants et que cela les entraîne sur toutes sortes de fausses pistes. Ils craignent plus, par exemple, les armes à feu que les piscines, alors que les sta-

tistiques indiquent sans contredit que les secondes sont plus dangereuses pour leur progéniture. À Chicago, ils se battent pour pouvoir choisir l'école secondaire de leurs petits, alors que les recalés du tirage au sort des écoles (c'est la méthode, là-bas) s'en sortent aussi bien que les autres. Après analyse d'une foule de statistiques, Levitt conclut que rien ne sert aux parents de s'agiter puisque c'est bien plus ce qu'ils sont (instruits, riches et en santé) que ce qu'ils font (trainer les en-

fants au musée, leur lire des histoires, leur interdire la télé) qui détermine la réussite scolaire de leur descendance.

Tout ça est intéressant et suscite la réflexion, mais reste un peu court. Comment, en effet, être ce qu'on est sans faire quelque chose? Est-on d'ailleurs condamné à une sorte d'essence — et alors, va pour le fatalisme — ou la liberté veut-elle encore dire quelque chose? Les statistiques disent peut-être ce qui est pour l'heure et jusqu'à maintenant, mais pas ce qui doit être ou ce qui sera. Quand Levitt écrit, comme s'il s'agissait d'une vérité, que «les parents dotés d'un quotient intellectuel élevé font en général davantage d'études, et [que] le quotient intellectuel est fortement héréditaire», on constate que sa «science» a du mou et que son «génie» n'exclut pas les biais idéologiques.

Un économiste du California Institute of Technology, cité par Dubner, déclare que «Levitt passe pour un demi-dieu, c'est l'une des personnalités les plus créatives de l'économie et peut-être des sciences sociales en général». «Genre de détective intellectuel cherchant à résoudre des énigmes», il serait un modèle pour tous les étudiants en économie. Son ouvrage, pourtant, s'il fait sourire et amuse avec intelligence, ne sert pas à grand-chose d'autre.

louiscornelie@parroinfo.net

FREAKONOMICS

Steven D. Levitt et Stephen J. Dubner
Traduit de l'américain par Anatole Muchnik
Transcontinental
Montréal, 2006, 256 pages

BEAU LIVRE

La Grande Bibliothèque, entre rêve et réalité

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Les institutions naissent souvent dans la douleur. La Grande Bibliothèque n'a pas échappé à ce principe, elle qui est née dans le débat et la controverse au printemps 2005, après huit ans de calculs serrés et de réexamens douloureux. Mais derrière le sang et la sueur, une partie du rêve a été préservée. Elle est là, bien vivante, dans les pages de *La Grande Bibliothèque*, un ouvrage en forme de carnet de bord qui retrace l'histoire du centre nerveux de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ).

Au premier coup d'œil, l'ouvrage semble avoir très peu à offrir. La couverture ne paie pas de mine. La mise en page est sage, trop sage pour donner aux photos le relief qui leur fait défaut. N'empêche que la curiosité réussit quand même à faire son nid. Machinalement, le doigt tourne les pages, l'œil glisse, puis s'arrête sur le premier «palais du livre» de Montréal.

Nous sommes en 1903. Montréal obtient enfin sa première bibliothèque publique en dépit de la méfiance du clergé à l'égard d'une littérature difficile à contrôler. L'histoire s'écrit à coups de petites victoires pour conduire, un siècle plus tard, à la construction de la Grande Bibliothèque. Dans *La Grande Bibliothèque*, Michèle Lefebvre et Martin Dubois relatent les différentes étapes de ce périple en forme de combat.

Ils y décortiquent chacun des choix qui ont conduit à l'édifice au «derme de givre» et «aux chambres de bois», d'après les mots de la présidente-directrice générale de BANQ, Lise Bissonnette. On revisite aussi les autres projets soumis au jury, non sans un certain pincement au cœur. Il y avait là de l'audace à revendre, mais on a préféré un projet plus terre à terre. Des critiques, parfois vives, formulées à l'endroit de l'architecture finalement retenue comme des récents déboires avec les lames de verre qui éclatent et la canalisation qui cède, on ne parlera pas, ou si peu.

C'est que *La Grande Bibliothèque* est aussi une carte de visite destinée à faire l'envie des étrangers. L'ouvrage a déjà beaucoup voyagé, là où les grandes bibliothèques se dressent, mais aussi là où elles ne sont encore que des projets. C'est ainsi que la p.-d.g. de BANQ s'est retrouvée en mai dernier à New York, invitée à participer à un colloque réunissant une centaine de personnes dans le monde pour discuter du futur des bibliothèques publiques.



Le livre relatant l'histoire de la Grande Bibliothèque n'a pas raté son effet, notamment auprès du directeur de la réputée bibliothèque de New York, qui n'a pas manqué de faire circuler le livre dans les bonnes mains, soient celles du gratin politique, présent en grand nombre pour l'occasion. «A New York, ils ont depuis des années un projet de grande bibliothèque dans leurs cartons», raconte Mme Bissonnette. «Ça leur a permis de voir de visu ce que ça signifie comme chantier.» Les défauts de fabrication en moins...

Le Devoir

LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Textes de Michèle Lefebvre et Martin Dubois
Photographies de Bernard Fougères
Les Publications du Québec
Sainte-Foy, 2006, 191 pages

La philosophie japonaise

GEORGES LEROUX

Avant que les missionnaires chrétiens ne le fassent connaître, le terme même de «philosophie» ne faisait pas partie du vocabulaire japonais. L'histoire de la pensée se confondait à celle des grandes écoles spirituelles, notamment du bouddhisme. Les grands noms de Kukai (774-835) et de Dogen (1200-1253), fondateur de la branche soto du zen, ne sauraient pour autant être dissociés d'une histoire de la philosophie: d'abord parce que leur influence demeure perceptible chez la plupart des penseurs contemporains, et ensuite et surtout parce que le zen japonais engage une ontologie qui n'a cessé de se développer durant la période moderne. Pourtant, si on met à part les philosophes de l'École de Kyoto, au premier rang desquels Kitaro Nishida, il faut reconnaître que nous ignorons presque tout de la pensée japonaise contemporaine. Peu traduite, elle demeure prisonnière de généralités stéréotypées; le récent livre d'entretiens préparé par Yan Kassile permet de combler cette lacune en nous donnant le moyen d'aller à la rencontre de penseurs méconnus.

Cinéaste, Yann Kassile a collaboré ici avec Jean d'Istria à la préparation de ces rencontres d'un genre inédit: chacun des philosophes interviewés a pu d'abord prendre connaissance d'un questionnaire, identique pour tous, avant l'entrevue filmée. Le livre recueille vingt-deux entretiens, certains étant menés avec le même philosophe. Quelques détails matériels sur le lieu et les circonstances de la rencontre, permettent d'imaginer une sorte de scène pour chaque dialogue, mais comme il s'agit pour la plupart d'universitaires recevant dans leur bureau, le climat des

dialogues est austère. L'éditeur ne donne aucun détail sur les penseurs qu'il a choisis, ni sur ses raisons de les rencontrer, et il faut faire l'effort de ramasser au passage les éléments pertinents de leur œuvre pour connaître le profil de chacun. Comme peu de titres sont traduits, il était sans doute superflu de fournir une bibliographie, mais le lecteur aurait apprécié, au moment de les écouter, avoir au moins une idée générale de leur travail.

Différences et proximités

Tous tiennent à se situer par rapport à l'École de Kyoto, mais, cela dit, plusieurs obstacles se dressent au fur et à mesure que les entretiens se succèdent. Il faut d'abord constater l'évidence: dans tous ces entretiens, les Japonais disent d'abord ne pas bien comprendre les questions qu'on leur pose. Politesse, formalité? On ne sait trop. Rien, par exemple, ne leur paraît plus étranger que la recherche cartésienne de la certitude. Qu'il s'agisse de la raison, de la subjectivité, du monde, de l'éthique, ils font répéter et finissent par répondre «à côté».

Un trait fondamental les rassemble: un souci très marqué de contribuer à l'évolution de la démocratie sans consentir à toutes les conséquences de l'adoption du modèle social américain. Hidetaka Ishida, par exemple, évoque la nécessité de réinventer la démocratie et d'investir la société civile. Devant ce devoir, plusieurs acceptent ce qu'ils refusent pour tout le reste: parler d'eux-mêmes comme individus, faire état de priorités, évoquer une expérience. C'est sur ce terrain qu'ils se montrent proches du dialogue philosophique occidental. Ce recueil donne donc accès autant aux différences, qui sont profondes, qu'aux similitudes. Il représente, malgré ses lacunes, un effort rare et précieux et nous fait espérer que les œuvres de ces penseurs seront bientôt accessibles en traduction.

pensée où la rationalité européenne ne fournit pas les bonnes clefs. C'est à ce moment que la pensée du zen fait retour, toujours dans un repli paradoxal sur l'impuissance de la raison et le renoncement à la maîtrise.

Les entretiens les plus féconds sont ceux où une écoute de la tradition semble possible, et à l'occasion elle émerge dans une communauté de langage, fournie surtout par la pensée de l'éthique. Plusieurs penseurs européens continuent d'être lus, surtout Heidegger, mais aucun penseur anglo-analytique ne semble présenter de l'intérêt. Est-ce si étonnant? Rien n'est plus éloigné du Japon que le raisonnement d'Occam. On aime citer Nishitani, disciple de Nishida, disant que tout ce qui en lui était japonais appelait le silence et la poésie, et que tout ce qui était parole ne venait pas du Japon. Plusieurs voudraient parvenir à l'expression d'une pensée qui retrouve l'essence de la culture du Japon, mais la plupart savent, mondialisation oblige, que non seulement cet effort les couperait d'une discussion où ils venaient intervenir, mais surtout présenterait les risques d'une crispation nationaliste dont ils connaissent trop bien le caractère pernicieux. Cela les sépare du projet de Nishida sur la pensée de leur lieu.

Un trait fondamental les rassemble: un souci très marqué de contribuer à l'évolution de la démocratie sans consentir à toutes les conséquences de l'adoption du modèle social américain. Hidetaka Ishida, par exemple, évoque la nécessité de réinventer la démocratie et d'investir la société civile. Devant ce devoir, plusieurs acceptent ce qu'ils refusent pour tout le reste: parler d'eux-mêmes comme individus, faire état de priorités, évoquer une expérience. C'est sur ce terrain qu'ils se montrent proches du dialogue philosophique occidental. Ce recueil donne donc accès autant aux différences, qui sont profondes, qu'aux similitudes. Il représente, malgré ses lacunes, un effort rare et précieux et nous fait espérer que les œuvres de ces penseurs seront bientôt accessibles en traduction.

Collaborateur du Devoir

PENSEURS JAPONAIS

Dialogues du commencement
Yann Kassile
Éditions de l'Éclat
Paris, 2006, 286 pages

On peut lire aussi un carnet de voyage du philosophe Paul Dumouchel, maintenant professeur au Japon.

TABLEAUX DE KYOTO

Images du Japon 1994-2004
Presses de l'Université Laval
Québec, 2005, 90 pages

l'Action Parallèle
ateliers de philosophie
apprécier
l'indépendance du jugement
la précision de la pensée
la concordance des points de vue

Les rencontres auront lieu aux dates suivantes:
les vendredis 1, 15 et 29 septembre 2006 · 13 et 27 octobre 2006
10 et 24 novembre 2006 · 8 et 22 décembre 2006

Librairie Monet
2752, de Salaberry · Galeries Normandie
Montréal, Qc · H3M 1L3
514-337-4083
www.librairiemonet.com

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC.
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

DE VISU

L'art des cabanes

LA MAISON DANS L'ARBRE

Commissaires: Lesley Johnstone, Susannah Wesley, John Zepetelli. Galerie Liane & Danny Taran. Centre des arts Saidye Bronfman. Tél.: 514 739-2301

RENÉ VIAU

Après y être monté à l'âge de 14 ans, Côme, le «baron perché» d'Italo Calvino, ne quitte plus ce refuge et passe ses «journées entières dans les arbres» (titre d'un livre de Marguerite Duras). Chères à De-foe, présentes dans *Vacances* de la comtesse de Ségur, proches de l'univers de Grimm et des contes de fées, construites par des enfants pour y écouter le vent et les chants d'oiseaux, mais aussi par des chasseurs et des scouts qui y mettent à pratique leurs connaissances du nœud en y liant quelques planches à plusieurs troncs et à la moindre branche, les cabanes dans les arbres ont leurs fanatiques.

Mauriac enferme certains de ses personnages dans d'odorantes palombières au sommet des pins, reliées au sol par des échelles camouflées. A travers leurs planches à claire-voie, les secrets s'y échangent. Surplombant les Landes, ces miradors aussi discrets que perchés, «en nourrissant rêves et conversations», sont les lieux d'une «régression sociologique», écrit l'auteur de *Thérèse Desqueyroux*: «la réalisation d'une utopie opposée à la trivialité quotidienne».

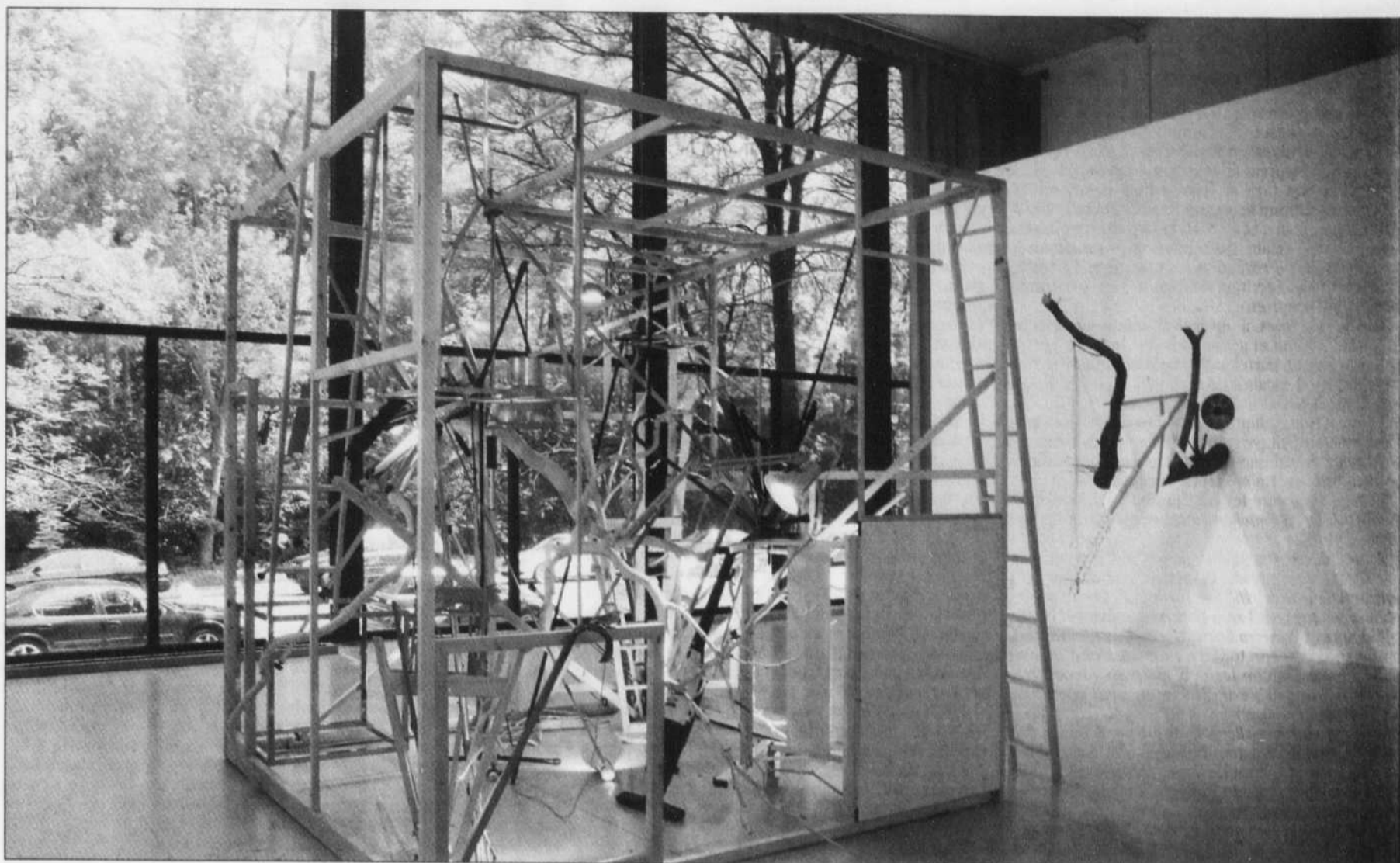
Les figures et les images suscitées par ce lieu clos où les amants s'isolent de la province canicière et où les enfants se cachent des adultes sont multiples. Chanté par Line Renaud, cet abri rousseauiste si fertile en rêves est aussi le gîte précaire des déshérités de la planète. La cabane, lieu atypique et hors normes, se fait à la fois degré zéro de l'habitation et échappée bachelardienne ouverte à la rêverie et à la poésie de l'espace, un lieu inspiré et inspirant. Après tout, des cahutes ont abrité des peintres, tel Gauguin, et des écrivains: Dylan Thomas, Virginia Wolfe ou Henry James!

Pas étonnant donc qu'une exposition ait fait de la cabane son thème, nichant celle-ci à la croisée des branches. L'idée de départ était simple. Imaginer des maisons dans le feuillage des magnifiques arbres du parc qu'encadrent les vastes fenêtres de la galerie du Centre Bronfman. Mais le Service des parcs de Montréal n'étant pas d'accord, il fut donc décidé d'introduire des arbres, ou du moins leurs branches récupérées à la suite des travaux d'émondage du Jardin botanique, à l'intérieur de la galerie.

En autant de maquettes, de propositions parfois potentiellement constructives ou ailleurs carrément irréalisables, des paysagistes, des architectes, des artistes tentent de dresser un petit état des lieux exprimant, écrit en préface dans le catalogue de l'exposition John Zepetelli, «les nombreuses impressions utopiques concourant à une typologie de la maison dans l'arbre». Prenant appui sur ce thème, c'est aussi, mine de rien, les rapports du site au bâti et la relation nature-culture qui sont interrogés. «On peut se demander à travers ces cabanes ce qui est naturel dans la culture et culturel dans la nature?», philosophe John Zepetelli.

Ici, pas de toiles ondulées et rouillées, ni de vieilles portes ou des palettes de bois et des vieux sommiers empilés. Peu de vieilles planches mais des propositions lisses, le plus souvent ultra design. Ces cabanes sont là avant tout pour nous ravir ou, comme le tonneau de Diogène, nous faire réfléchir. Pas pour nous montrer ce qui pourrait être construit. Ce ne sont pas des maisons de rêve en miniature mais simplement des façons d'ouvrir grandes les fenêtres à autre chose.

Proches de Penone et de *l'arte povera* avec des bateaux amarrés aux branches, Rachel Echenberg et Sébastien Worsnip nous invitent sur un mode «chasse-galerie» au voyage et à la navigation en hauteur et en solitaire. Naomi London a fixé des sièges aux branches de troncs mobiles, histoire de



Michael Robinson incorpore dans son cube à l'axonométrie éclatée des instruments de création: chevalet, table à dessiner, lampes.

PHOTOS BETTINA HOFFMAN

Il fut décidé d'introduire des branches d'arbre récupérées à la suite des travaux d'émondage du Jardin botanique à l'intérieur de la galerie

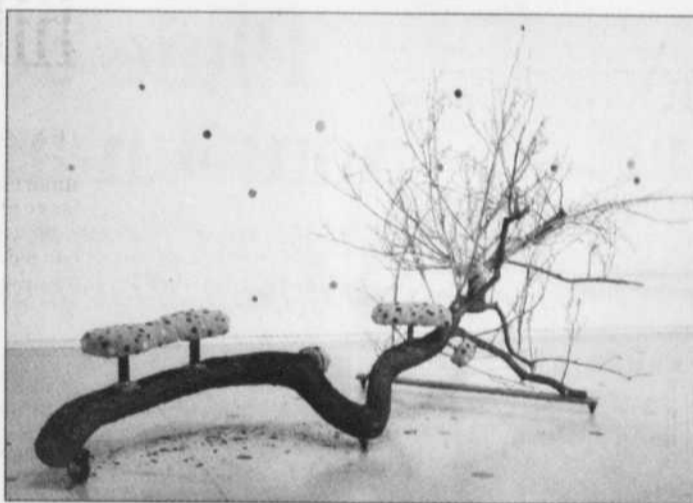
mieux nous faire flotter entre ciel et terre. Dans *Caprice*, Jacques Bilodeau a imaginé un fantasque cocon de matière noire qui entoure une branche, un peu comme une greffe. A la fois nid et sculpture, cette «architecture sans architecte» semble avoir été créée par la nature.

L'ovni de Michael Carroll et ses rubans fluo se font un incertain signal, tandis que Michael Robinson incorpore dans son cube à l'axonométrie éclatée des instruments de création: chevalet, table à dessiner, lampes.

Ces objets semblent envahir un univers naturel où gazouillent des oiseaux. NIPpaysage a imaginé une nacelle qui permet de voir sans être vu. La structure extravagante d'Axel Morgenthaler projette ses éclats lumineux

à travers des écrans translucides. Avec ses lucioles «*high tech*», sa maison dans les arbres se fait phare nocturne, déclencheur de couleurs changeantes et stroboscopiques se projetant en mille feux dans l'espace, créature multimédia de science-fiction. Plus «classique», la cabane d'Amma se juche au bout d'une longue échelle. La promenade en hauteur vers ce gratte-ciel forestier et bucolique évoque bien les transformations de l'espace des contes pour enfants.

On s'éloigne tout de même pas mal de Tom Sawyer ou de Huckleberry Finn. Ces féeries



Naomi London a fixé des sièges aux branches de troncs mobiles, histoire de mieux nous faire flotter entre ciel et terre.

architecturales hautement sophistiquées et trop savamment naïves pourraient bien ne pas laisser assez de place au hasard ou manquer de nécessité, en tout cas de précarité ou d'innocence. Elles se feraient parfois plutôt «folies» architecturales à la Marie-Antoinette. Certains s'en réjouiront. D'autres pas. Puisant aux ressources de «vraies» maisons dans les arbres et de cabanes de tout acabit, ce qui s'exprime à travers elles, c'est tout de même une certaine intelligence de la récupération et du bricolage, une volonté de fusion avec la

nature, un parfum d'enfance et de paradis perdu, une volonté de dénicher un lieu atypique d'où mieux interroger le monde. Avec elles, nous nous situons résolument hors des ponts du goût architectural, de la dictature des normes et de la rentabilité, bref, loin de toutes contraintes. C'est avant tout ce désir de liberté qui s'exprime. Misant sur la créativité, nous faisant jouer les Robinson, ces cabanes ludiques et poétiques se font exercices de régénération.

Collaborateur du Devoir

FONDATION DEROUIN PRÉSENTE
LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN
SENTIERS D'ART • PERFORMANCES • CONFÉRENCES • RÉCITAUX
À VAL-DAVID du 5 août au 24 septembre 2006
ALJOURD'HUI : rencontre avec Bonnie Baxter et Michel Beaudry, 15 h.
19 août : LA POÉSIE AU COEUR DE LA FORÊT avec Louis Hamelin, 15 h.
OUVERT les SAMEDIS et DIMANCHES de 10 h à 18 h
www.fondationderouin.com

BAIE-SAINT-PAUL
Identités et remplacements
24^e SYMPOSIUM
international
d'art contemporain

Du 4 AOÛT au 4 SEPTEMBRE 2006

Jacques Baril / Québec
Guy Blackburn / Québec
Martin Bureau / Québec
Cindy Dumais / Québec
Éric Gagnon / Québec
César Saez et son équipe internationale / Québec-Hollande-Ontario

Mathieu Léger / Nouveau-Brunswick
Daniel Oxley / Ontario
Maria Eugenia Poblete / Chili
Alain-Martin Richard / Québec
Boran Richard / Québec

INVITÉS SPÉCIAUX : BCL
Carole Simard-Lafamme
Direction artistique : Guy Siouli Durand

Dimanche le 13 août à 13h
FORUM *Habiter tout le territoire par l'art?*
1er panel
- Alexander Retford de l'Internationale des Jardins de Métis
- Philippe Gauthier du Festival du Théâtre de rue de Shawinigan
- Nicholas Pitre de Sagamie le Centre national de recherche et de diffusion en arts contemporains numériques à Alma
- Claude Fortin du centre autogéré d'artistes Paraloëil à Rimouski
- Alain-Martin Richard, artiste

2e panel
Lise Bissonnette, présidente de la Bibliothèque Nationale du Québec, co-présidente de les Arts et la Ville et écrivaine

- René Derouin artiste et fondateur des Symposiums internationaux d'art In Situ
- Andrée Daigle directrice, Les Arts et la ville
- Jean Fortin, maire de Baie-Saint-Paul

Jeu. le 17 août
Les 4 à 7 du directeur
- Daniel Oxley, artiste
- Mathieu Léger, artiste
- Maria Eugenia Poblete, artiste

Samedi 19 août
Dimanche le 20 août
L'art Action des Femmes
- Claudine Cotton
- Les Fermières Obsédées (Annie Baillargeon, Eugénie Cliche, Catherine Plaisance)
- Woman with Kitchen Appliances
- Marilou Desbiens

CORPORATION DU CENTRE D'ART DE BAIE-SAINT-PAUL
SITE DU SYMPOSIUM : 11, rue Forget
ADM. 23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681 F. (418) 435-6269

www.symposium-baiesaintpaul.com

LA PLUS GRANDE EXPOSITION DE CÉRAMIQUE
EN AMÉRIQUE DU NORD À VAL-DAVID

18^e ÉDITION
Venez apprécier la qualité et la diversité des oeuvres de plus de cent céramistes dans un climat champêtre et festif parsemé de découvertes!

1001 POTS
DU 14 JUILLET AU 13 AOÛT 2006

TOUS LES JOURS DE 10 H À 18 H
La Galerie de Val-David : 2435, rue de l'Église, Val-David
(819) 322-6868
expo@1001pots.com
www.1001pots.com

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Encore quelques places...

30 août : Québec
Clarence Gagnon

17 et 24 septembre
L'arbre dans l'art
Conférence et visite de l'Arboretum du Jardin botanique
Réservations obligatoires

15 octobre Granby
Photo, sculpture et nature

www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyageurs Rosemont

4 dimanches, 4 expériences archéologiques 6, 13, 20 et 27 août 2006

13 août
Crypte et musique
Découvertes et mélodies du XVIII^e siècle avec Les Voix Humaines
Concert à 13h30 et 18h30

Musée Marguerite-Bourgeoys
400, rue Saint-Paul Est, Veaux-Montreal
514-282-8620
www.musee-bourgeoys.com
Métro Champ-de-Mars

Curieux dimanches

Le site est ouvert aux personnes handicapées pour information, contactez-nous au 514-282-8620

Culture

Comme une petite honte...



Odile Tremblay

Suspense culturel à l'horizon. La comédie bilingue *Bon Cop Bad Cop*, d'Erik Canuel, mégasuccès de notre dernière semaine, séduira-t-elle l'autre solitude d'un océan à l'autre? Avec sa paire de policiers, l'un Ontarien, l'autre Québécois, cette grosse production commerciale, propulsée par une machine promotionnelle dino-saurienne, rêve de ponts suspendus et de triomphe pancanadien. L'idée du film n'est pas mauvaise, mais le résultat est franchement douteux. La sortie hors Québec est prévue le 18 août. Voici le compte à rebours commencé.

En Ontario, en Colombie-Britannique, le spectateur est-il prêt pour l'assaut de notre invasion barbare? Gageons qu'il s'en balance. Envahi par Hollywood, boudant son cinéma national, pourquoi le Canadien moyen irait-il se farcir *Bon Cop Bad Cop* au juste? Pour rire des Québécois en s'enfilant des cascades à l'américaine? Excellents arguments, mais qui ne suffisent sans doute pas à modifier les habitudes du ROC. De fait, les premiers visionnements du film de Canuel furent houleux à Toronto. Mauvais augure. *What does Toronto want?* Pas ça, je parie. Le film aurait été meilleur que le public du «rest of Canada» ne s'y pointerait sans doute pas. Il bouffe américain au cinéma. D'ailleurs, faut-il vraiment souhaiter qu'il y accourt?

Mais au Québec: bingo pour le démarrage! Notre septième art, piteux depuis le début de l'année, trouve enfin ses spectateurs. *Bon Cop Bad Cop* sauve l'honneur d'un cinéma en perte de vitesse, fracasse des records d'audience en deux coups de cuillère à pot.

Pour un peu, on se croirait de retour au temps des *Boys*. À la fin des années 90, il avait fallu des grosses comédies pas trop finaudes pour réconcilier les Québécois avec leur cinématographie. Depuis, l'industrie se félicitait d'avoir haussé les standards, raffiné et diversifié les goûts du public, rallié les foules devant *La Grande Séduction*, *Les Invasions barbares* et

C.R.A.Z.Y. Mariant succès et qualité.

Plus besoin de rires gras pour séduire la patrie, assurait-on à la volée. Le spectateur québécois a pris de la finesse.

Oups! Fin de cycle ou vraie rupture, en 2006, soudain, ce n'est plus vrai.

Retour à la case départ. La comédie d'action commerciale redevient l'unique moteur à combustion de la fréquentation ciné. Comme les recettes aux guichets constituent désormais le seul langage admis et respecté en haut lieu, l'équipe de *Bon Cop Bad Cop* reçoit des claques dans le dos, les volets 2 et 3 se mijotent à feu doux chez ses scénaristes. Crise de financement ou pas, Téléfilm Canada et la SO-DEC seront encore au poste au cours des prochaines années pour subventionner les suites de ce mégasuccès. Alléluia! Le cinéma québécois retrouve ses parts de marché égarées. Et il vise l'annexion des écrans canadiens en prime. Que voulez-vous de plus, braves gens?

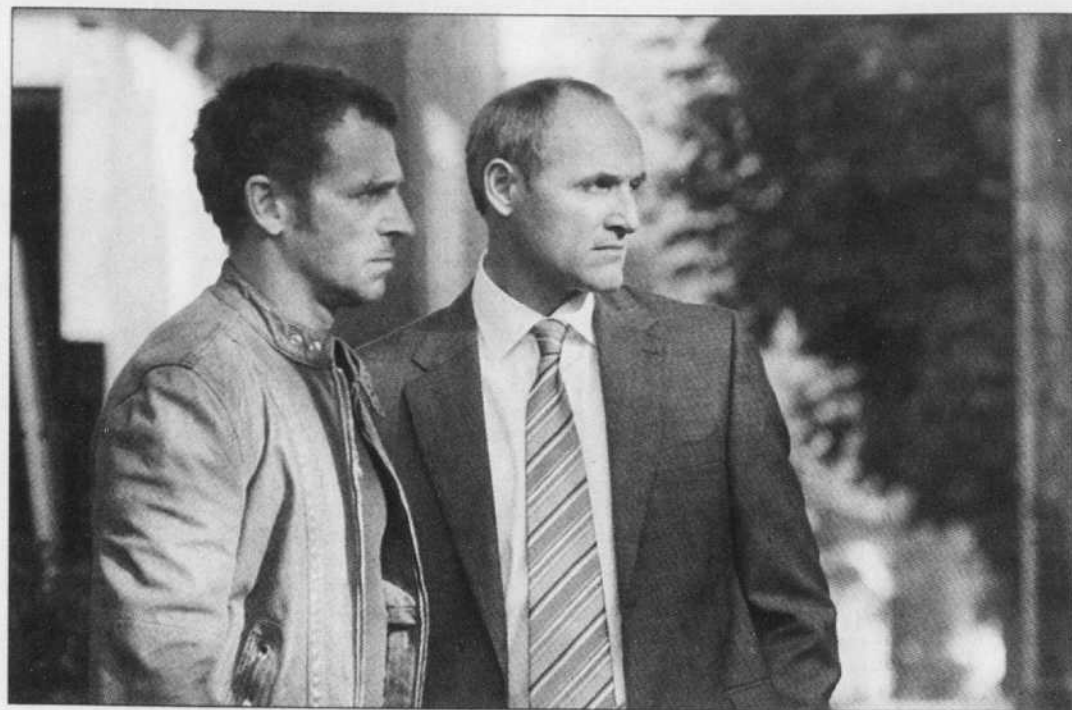
Certains estiment que *Bon Cop Bad Cop* n'est qu'une comédie d'action comme une autre, appelée à être jugée sur les mêmes critères. Voir! Son thème et sa résonance la classent à part. Le film de Canuel joue sur les clichés des deux solitudes et vient secouer nos bibites nationales. On sort de la projection découragé si le film nous a déplu (ce fut mon cas), amusé s'il a divertit (plusieurs y ont trouvé leur compte, faut croire). Dans un cas comme dans l'autre, il offre en caricature un double miroir national où puiser matière à rire de soi ou du voisin.

Or, vieille rivalité de métropoles: Toronto et Montréal ont vraiment des sacs de préjugés à se tirer par la tête.

On trouve des gens charmants et ouverts dans ces deux grandes villes, mais la bêtise humaine a aussi ses entrées partout. Les propos les plus anti-Québec qu'il m'ait été donné d'entendre sortaient de la bouche de citoyens de la Ville reine. Des horreurs, proférées comme des évidences, sans même viser l'insulte: corrompus, mal embouchés, incultes, attardés du bonnet. Salut Québec! Mais n'allez pas vous séparer, surtout. *We love you.* — Ouille!

Les lieux communs à l'encontre des Torontois préférés à Montréal ne donnent pas leur place non plus: rigides, ennuyeux et couche-trop-tôt. Des épithètes pas trop rock and roll mais qui n'ont pourtant jamais tué personne. Les préjugés anti-Québec sont plus méprisants que ceux de l'autre camp. C'est ainsi et c'est fâcheux.

Malgré ses intentions de rapprochement cultu-



Bon Cop Bad Cop sauve l'honneur d'un cinéma en perte de vitesse, fracasse des records d'audience en deux coups de cuillère à pot.

rel, le film de Canuel en rajoute sur ces clichés réducteurs qui nous pourrissent la pomme. C'est le Québécois qui fait le plus dur parmi les deux compères du beau portrait de famille. Le policier incarné par Huard a beau être le comique pas coincé du duo, il est une vraie brute sans éthique. Tout empesé qu'il soit, le flic ontarien a de la classe et Colm Feore ne déshonore pas son petit blason d'Anglo.

Notre flic à nous ne se contente pas de symboliser la classique «joie de vivre» — vantée par un Colm Feore très diplomate à pleines entrevues promotionnelles comme un trait québécois charmant. Le personnage de Huard assume les témoins avant de les enfermer dans son coffre d'auto-patrouille, les fractures les serrures sans mandat, maquillage, preuves, etc. Ripoux so *frenchie*, allergique à la moindre contrainte. Bang! Bing! On veut bien être plus *slagues* sur le règlement que

les Ontariens moyens, mais de là à passer pour des oranges-outans...

Ridicules, oui, mais à parts égales, s'il vous plaît. On doit être maso. Ça prend des Québécois pour beurrer sur leur propre dos des clichés plus épais que ceux que les autres nous cuisinent. Tout ça pour rameuter le Canada anglais devant notre cinéma. Venez rire de nous en foule, s'il vous plaît. Comble d'ironie: ils ne s'y pointeront sans doute même pas.

Que j'aie trouvé *Bon Cop Bad Cop* trop violent et truffé de blagues ennuyeuses demeure accessoire. Je me serais surtout passé de la petite honte collée à l'image épaisse du Québec, charriée à flots par le film. Cette petite honte, on ne l'avait pas l'année de *C.R.A.Z.Y.* Ni l'année des *Invasions* et de *La Grande Séduction*. Faut croire qu'on régresse. Et ça fait peur.

otremblay@ledevoir.com

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le mot de quatre lettres de Stanley Péan

Anatomie d'une passion pour le jazz

CHRISTIAN DESMEULES

Il fait partie de ces nostalgiques fiévreux qui ont l'impression d'être nés à la mauvaise époque. De ceux qui passent tous leurs week-ends en armures médiévales, s'habillent chaque jour en rockabilly ou collectionnent les timbres. Stanley Péan, lui, une trompette ou un disque à la main, c'est la note bleue qui l'habite.

Et s'il le pouvait, il céderait sur-le-champ tout son royaume pour une chronof, l'une de ces machines à remonter le temps qu'utilisent les personnages des romans de science-fiction. Le temps d'aller voir et entendre, par exemple, Billie Holiday dans un club de Chicago, un soir de 1953, quand le directeur musical de la petite formation qui accompagnait la chanteuse était un jeune trompettiste du nom de... Miles Davis.

JAZZ. On pourrait croire que tout a été dit sur ce mot de quatre lettres. Or, avec le ton de la confession amoureuse, Stanley Péan nous expose son propre b.a. ba de cet «amer plaisir». En dehors de la période de pointe des festivals, les petites salles ne rassemblent plus aujourd'hui, avec la ferveur des premiers chrétiens réunis dans les catacombes, que trois pelés et deux tondus autour d'un noyau de musiciens recueillis ou déjantés. Mort ou vivant, le jazz? Mort-vivant, plutôt, nous répond avec un enthousiasme contagieux Stanley Péan, et peut-être aussi un peu zombie!

Son *Jazzman*, qui paraît aujourd'hui chez Mémoires d'encrier, sous-titré *Chroniques et anecdotes autour d'une passion*, est constitué de souvenirs, de découvertes, d'écoutes commentées de

disques, d'anecdotes de concerts en Allemagne, à New York et à Montréal. Hommage à Miles Davis (véritable «envoûteur vaudou», comme le qualifie Péan) vu lors de sa visite au Festival international de jazz de Montréal en 1985, à Dianne Reeves, à Charles Papasoff ou à Miriam Makeba.

En prime quelques solides pistes discographiques pour qui souhaiterait s'initier au jazz ou élargir ses horizons. Un bémol toutefois: un travail d'édition plutôt médiocre qui entrave un peu la lecture — ponctuation hasardeuse, coquilles fréquentes, mots escamotés.

Ecrivain, journaliste, animateur d'émission de jazz à la radio musicale de Radio-Canada et aussi, depuis décembre 2004, président de l'Union des écrivains et des écrivaines québécois, Stanley Péan a rassemblé ici certains textes qui ont paru sous une forme un peu différente dans l'hebdomadaire montréalais *Ici*, dans le quotidien *La Presse*, les sites Internet *Citizen Jazz*, *All About Jazz* et dans la «Zone Culture» de Radio-Canada.ca.

Mais au-delà de la collecte d'anecdotes, de rencontres et de réflexions à propos du jazz, une question capitale demeure encore en suspens: pourquoi? Pourquoi, Stanley, cette passion pour le jazz? Il y aurait sans doute là de quoi écrire tout un roman.

Collaborateur du Devoir
JAZZMAN

CHRONIQUES ET ANECDOTES
AUTOUR D'UNE PASSION
Stanley Péan
Mémoires d'encrier
Montréal, 2006, 196 pages



Stanley Péan

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le week-end ressemblera à une petite anthologie de la danse, voire un feu d'artifice chorégraphique. Une succession d'extraits de pièces sorties du répertoire touffu de la compagnie Montréal Danse (MD) marquera ses 20 ans d'activités au Théâtre de verdure du parc Lafontaine les 19 et 20 août. Un spectacle inédit, gratuit et en plein air, deux soirs seulement.

Ce sera une des rares occasions de remonter le cours de l'histoire de la danse, jusqu'en 1987, avec notamment la version filmique d'*Eldorado* de Jean-Pierre Perreault, d'*Opéra Savon* de Paul-André Fortier et de la première mouture du poignant duo *Soudain l'hiver dernier* de James Kudelka. Ces petites perles font partie d'un montage de la deuxième saison de la compagnie, que l'ancien directeur artistique (et cofondateur), Daniel Jackson, a sorti des boîtes à mites.

C'est d'ailleurs sur pellicule que les dix premières années de la troupe seront présentées au public. Mais, insiste la directrice artistique Kathy Casey, «c'est un regard sur le passé et le présent. On va aussi revisiter live certaines des pièces des dix dernières années», dont celles des récentes saisons, comme *Furies Alpha 1/24* d'Estelle Clareton et les séries Big Bang, où une poignée de chorégraphes faisait collision, donnant lieu à des bijoux comme *Le Ciel brûlant des heures* de José Navas ou *One Second* de la Coreenne Ae-Soon Ahn.

On reverra avec bonheur la superbe pièce maîtresse de la compagnie, *Lettres d'amour à Tarantino* (1997), de Paola de Vasconcelos, directrice artistique de Pigeon international. «C'est une pièce qui a été très appréciée et qui a relancé la compagnie sur les routes des tournées», confie la directrice.

Voyage à travers les styles

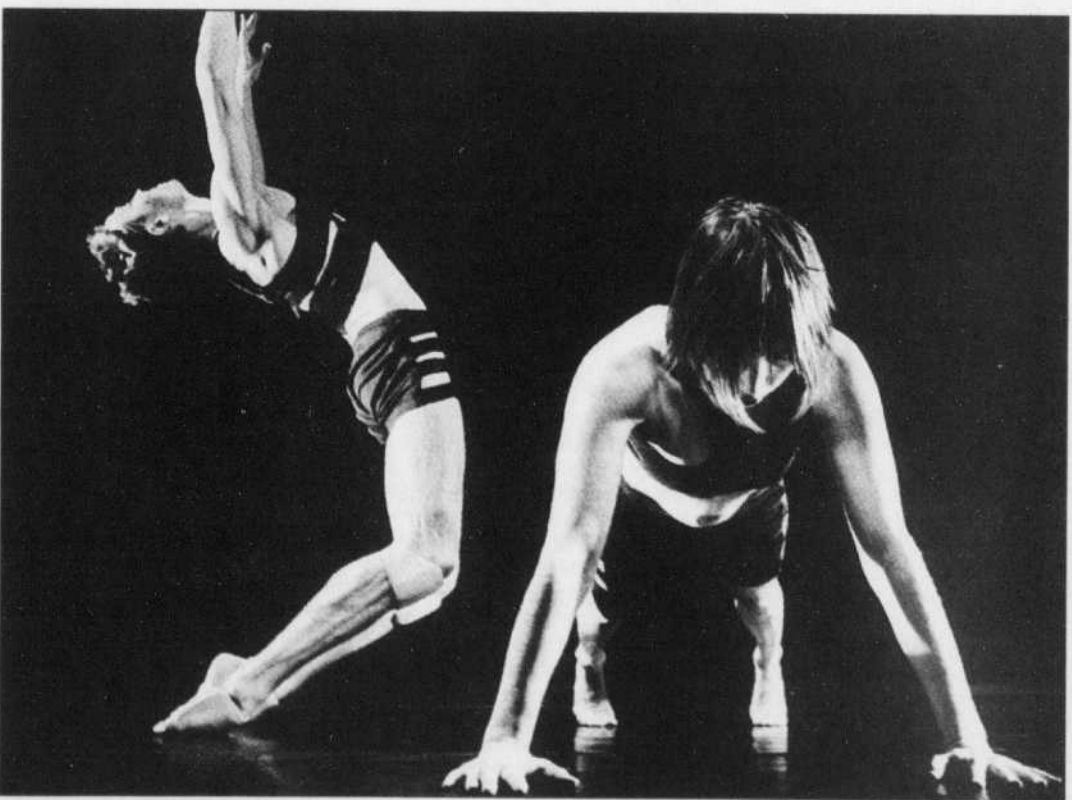
Ce regard en arrière n'empêche pas MD d'envisager le futur avec une énergie renouvelée. «J'ai pensé présenter un extrait de la création en cours de Martin Bélanger, mais il faudra finalement attendre jusqu'en novembre», au moment de la première, lance-t-elle pour nous faire languir, s'empresant d'ajouter qu'un tirage de billets de cette nouvelle production aura lieu au cours des soirées du 20^e anniversaire.

Montréal Danse se démarque dans le paysage chorégraphique du fait qu'elle s'articule autour d'un noyau dur de danseurs et invite des chorégraphes à créer

DANSE

Pluie de danses pour un anniversaire

Une anthologie chorégraphique en chair et en os pour les 20 ans de Montréal Danse



Peter Trossztmer et Elise Vauderborgh dans *One Second*

ROLLINE LAPORTE

pour eux, contrairement au modèle habituel de la troupe gravitant autour d'un seul chorégraphe-directeur artistique.

«On a réalisé à quel point la compagnie a voyagé dans les styles, les intérêts et les préoccupations à travers le temps», note celle qui s'émerveille devant le nombre de danseurs et de chorégraphes qui sont passés par MD.

En tout, neuf extraits de pièces seront présentés en chair et en os, ponctués d'extraits de vidéos et de films, qui donneront une idée des chorégraphes de l'heure à d'autres époques: les grands Perreault, Fortier et Kudelka, des éducateurs comme Pierre-Paul Savoie et Jean-Pierre Mondor, mais aussi des artistes émergents dans les années 90, comme Danièle Desnoyers, José Navas et, chez les étrangers, la Belge Karine Ponties et le Français Jean Gaudin.

La directrice s'est également offert un cadeau. «J'ai choisi aussi trois pièces que j'aime beaucoup des dix dernières années: Les Yeux troubles de Danièle Desnoyers, Lines for Memory de l'Américaine Susan Marshall et une pièce de la Japonaise Natsu Nakajima.»

Les soirées sont dédiées à Martin Carignan, qui a dansé pendant cinq ans avec MD et souffre de sclérose en plaques au point de ne pas pouvoir se dé-



Annik Hamel dans *De Julia à Émile*

IZABEL ZIMMER

placer pour venir voir le spectacle. «C'est quelqu'un de très important pour la compagnie. On aurait voulu qu'il danse avec nous ces soirs-là...»

D'autres artistes qui ont un peu plus de chance seront au rendez-vous. «C'est chouette parce qu'il y aura des gens qui ont dansé pour la compagnie qui reviennent danser avec nous: Annie

Roy [maintenant maman et membre de l'ATS (Action terroriste socialement acceptable)], Daniel Firth et Bernard Martin, qui danse maintenant pour *La La Human Steps*.»

Des retrouvailles pour tout le monde, donc, artistes professionnels et spectateurs amateurs.

Le Devoir

Cinéma


exCentris
 EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

OUBLIER CHEYENNE / VALÉRIE MINETTO

14h20 17h45 21h20

Comme tout le monde

COMME TOUT LE MONDE

Réal.: Pierre-Paul Renders. Scénario: Pierre-Paul Renders et Denis Lapière. Avec Khalid Maadour, Caroline Dhavernas, Thierry Lhermitte, Chantal Lauby, Gilbert Melki, Delphine Rich. Image: Virginie Saint Martin. Musique: Mathieu Vanasse, Jean Massicotte, Claude Milot. Monteur: Ewin Ryckaert.

ODILE TREMBLAY

Le Belge Pierre-Paul Renders nous avait livré en 2000, avec *Thomas est amoureux*, un vrai bijou de film, satire décalée et colorée abordant l'univers schizoïde des jeunes internautes coupés du monde.

Le voici donc de retour avec *Comme tout le monde* (coproduit avec le Québec), caricature d'une modernité détraquée, dans la lignée de la précédente. Même regard de biais posé sur une société orwellienne où l'individu, prisonnier de l'écran, perd ses repères intimes. L'originalité de traitement et du thème sont pourtant moindres que dans *Thomas est amoureux* et la charge y perd en impact.

Abordant à la fois le délire des sondages sur la consommation et le viol de la sphère privée, *Comme tout le monde* fait en partie déjà-vu. *The Truman Show* et compagnie l'ont précédé. La vidéo-surveillance se marie jusqu'à plus soif au cinéma depuis maintes années. Ce chemin fut trop parcouru pour étonner encore.

Le thème des sondages apparaît plus neuf. Le film met en scène un monsieur Tout-le-monde, Jallil (Khalid Maadour). A force de toujours refléter l'opinion de la majorité, celui-ci devient la proie

d'un institut de sondage qui le piste et le traque chez lui avec un amas de caméras dissimulées. Il est désormais l'étalon de mesure reflétant le goût du jour. Doté d'une fausse fiancée espionnant pour un institut de sondage (la Québécoise Caroline Dhavernas), le héros finira par renverser la machine qui l'étouffe.

Entre la romance et la satire d'angoisse, *Comme tout le monde* peine à trouver le ton juste. Renders manque ici d'audace, colle du rose au noir. Les ingrédients acides sont au poste, avec ce pauvre bougre naïf et moche manipulé par les compères sans scrupules de l'industrie. De fait, Khalid Maadour possède vraiment le physique de l'emploi, une dégaine ahurie et honnête qui fait merveille.

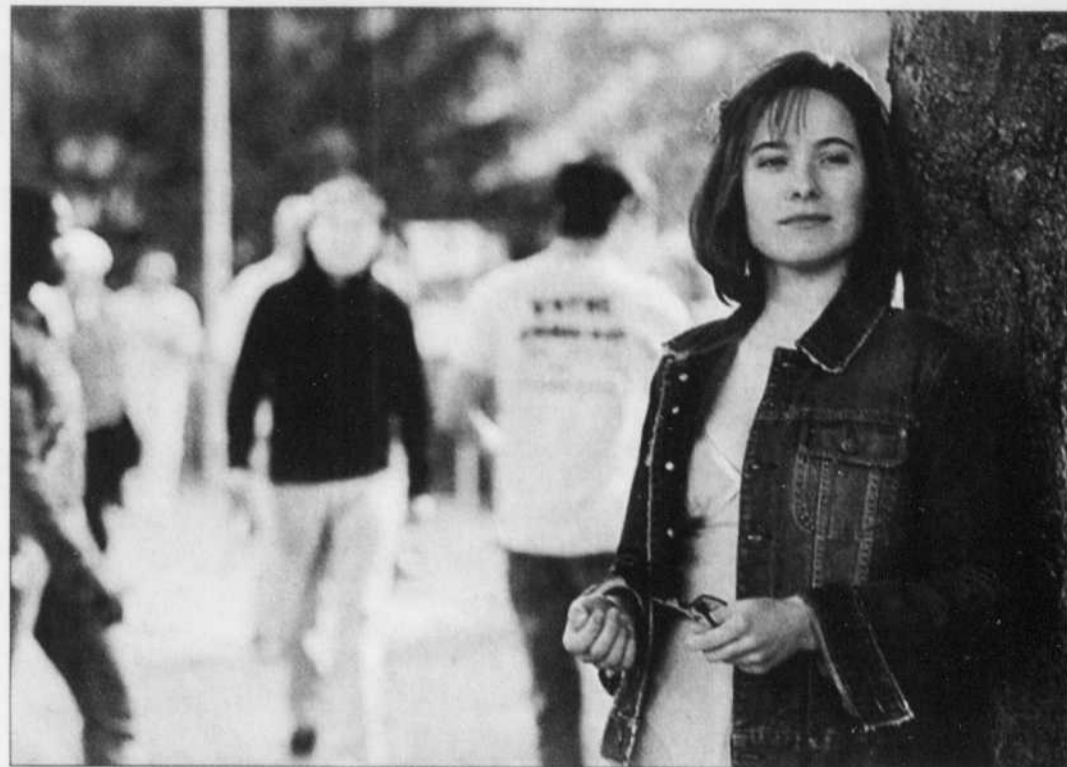
Le président de la République (incarné par Thierry Lhermitte, pas trop convaincant) s'est d'ailleurs mis de la fête pour sonder l'homme de la majorité, prouvant que la politique se vend et s'achète comme une marque de savon à lessive.

Dans la peau de la perfide Claire, Caroline Dhavernas avance sur le fil du rasoir entre cynisme et écorchures, un rôle difficile dont elle s'acquitte avec une aisance assez froide.

Les profils les plus intéressants sont ceux des directeurs de la maison de sondage, campés par Chantal Lauby et Gilbert Melki, d'un cynisme réjouissant, mais pas assez longtemps en piste, insuffisamment développés.

Le cinéaste belge, qui se défend d'avoir livré un film à message tout en dénonçant voyeurisme et marketing, a trop chevauché les genres dans son scénario. La seconde partie détricote la première, dans un but rédempteur, sans que le spectateur adhère à sa démonstration.

Le film n'est pas dépourvu de mérites et pose



Dans *Comme tout le monde*, le héros, doté d'une fausse fiancée espionnant pour un institut de sondage (la Québécoise Caroline Dhavernas), finira par renverser la machine qui l'étouffe.

bien des questions sur notre monde de fou, surtout au cours de la première heure quand la manipulation du héros se met en branle, mais il cherche ensuite son ancrage en dérivant un peu,

faute d'avoir trouvé un point de vue solide pour s'y cantonner de bout en bout.

Le Devoir

Bollywood exporte kitsch

NICOLE VULSER

L'Inde vénère ses stars cinématographiques à un point stupéfiant. La présence de comédiens comme Amitabh Bachchan, Shah Rukh Khan — le Tom Cruise indien — ou de la belle Aishwarya Rai suffit à susciter des émeutes. Miment les offrandes faites aux dieux et aux déesses, certains fêlés ont même été vus, au lever du soleil, en train de laver l'effigie de leurs idoles avec du lait, qu'ils badigeonnent sur des affiches de cinéma.

En Inde, le cinéma fait partie de la vie: le pays produit près d'un milliard de films par an (record mondial) et compte chaque jour 30 millions de spectateurs en salles. Invention visant à populariser dans le reste du monde le cinéma indien, le terme Bollywood — créé en combinant Bombay (l'actuel Mumbai, berceau de l'industrie cinématographique indienne) au symbole mondial du septième art, Hollywood — est apparu voici une quinzaine d'années. Soit bien après la naissance du cinéma en Inde: le premier film muet, *Raja Harishchandra* de Dhundiraj G. Phalke, fut projeté à Mumbai le 3 mai 1913.

Au sens strict du terme, Bollywood désigne le cinéma tourné en hindi à Mumbai, ce qui exclut les productions réalisées dans l'une des autres langues du sous-continent, notamment à Madras, à Calcutta, à Hyderabad, à Bangalore ou à Delhi. Le concept de Bollywood se réduit trop souvent à un cinéma populaire destiné aux masses indiennes. Synonyme, pour les partisans indiens du cinéma d'auteur, d'un art vulgaire ou, pour le reste du monde, d'un univers esthétique kitsch. Car ces films sont aux antipodes des œuvres de Satyajit Ray ou de Ritwik Ghatak. Il n'est pas question, sur la planète Bollywood, de satire sociale ou de représentation tragique du monde. La narration, codifiée, s'inscrit dans la grande lignée de la dramaturgie classique indienne. Le sage Bharata, auteur du *Natya Shashtra*, traité réputé sur le théâtre, professait déjà, il y a plus de 2000 ans, l'importance de liens étroits entre musique, chant, danse, théâtre et peinture. Pour lui, aucune pièce ne devait se terminer sur la défaite ou la mort du héros. L'émerveillement devait primer et, aujourd'hui encore, le cinéma, en Inde, se lit comme un poème.

Dans les films populaires hindis, les illusions sont souvent positives et la vie pleine d'espoir. L'eau de rose, le rêve et l'esthétique kitsch — qui suit une gamme chromatique empruntée aux divinités indiennes — soufflent sur l'écran. Le jeu des acteurs est théâtral, voire mélodramatique. Les héros sont riches et beaux — bijoux et saris aux couleurs acidulées pour ces dames, œil ténébreux pour ces messieurs. Les méchants ont le regard mauvais. Tout gravite autour d'un réservoir d'histoires mythologiques ou relevant de la culture populaire. Les émotions esthétiques viennent d'une représentation symbolique du monde. Les personnages sont héroïques ou pathétiques, un éter-



Le vénéré Shah Rukh Khan, le Tom Cruise indien

nel bouffon détend l'atmosphère. Le scénario, marqué par une structure narrative non linéaire, comprend toujours un mariage au début ou à la fin du film qui, rappelez-le, dure généralement trois heures. Récent signe d'occidentalisation, une scène de déclaration d'amour est aussi souvent plantée dans des verts pâturages suisses.

Le scénario accorde une large place à la famille, aux histoires d'amour impossible et aux différences de castes. Le tout avec une bonne dose de morale, de passion, de joie et de suspense. Il est d'usage d'aller en famille au cinéma, les images sont prudes et les baisers bannis: un soupir suivi d'un frémissement des narines laisse entendre que la passion a été consommée. C'est peu dire qu'il est osé de voir, dans *Kya Kehna*, l'héroïne choisir d'épouser un homme qui n'est pas le père biologique de son enfant, de compter dix-sept baisers dans *Khwaish* ou encore de contempler des «gogo dancers» dans *Oops!*

L'âme du film Bollywoodien, c'est la musique: elle compte autant que l'histoire. Les scènes chantées et dansées sont inspirées des chorégraphies traditionnelles. Ce ciné-

ma fait appel au travail conjoint d'un parolier, d'un ou de plusieurs chorégraphes, du compositeur, des musiciens, du scénariste et des acteurs, rappelle l'anthropologue et chercheur au CNRS Emmanuel Grimaud. Et les ventes de la bande originale de *Lagaan*, film à gros budget d'Ashutosh Gowariker, le troisième film indien nommé aux Oscars en 2002, ont suffi à rentabiliser le film.

Réseau

S'il répond à une demande culturelle spécifique, ce cinéma s'exporte désormais dans le monde entier. La vague Bollywoodienne a commencé par séduire la diaspora indienne de Londres et de New York. Puis le public s'est élargi: aujourd'hui, ces films sont diffusés en permanence dans près d'une centaine de pays du Proche-Orient, du Maghreb et d'Afrique noire ainsi qu'en Indonésie, par un réseau de salles et de chaînes de télévision. À Dubaï a été organisé, en juin, l'un des plus importants festivals du film indien.

En France, l'intérêt pour Bollywood s'est cristallisé, selon Vincent Paul Boncour, qui dirige Carlotta Films — principal distributeur de

films et de DVD indiens —, le jour où *Lagaan* est sorti. Ce qui a ensuite permis de faire redécouvrir d'autres grands classiques, comme *Mother India* de Mehboob Khan (1957) ou encore *Sholey*. Autres dates clés: *Devdas* de Sanjay Leela Bhansali a été présenté au Festival de Cannes en 2002 et Aishwarya Rai a été, l'année suivante, la première actrice indienne invitée à faire partie du jury. Mais même si l'égérie du cinéma Bollywoodien a joué pour Rituparno Ghosh dans *Chokher Bali*, la contribution des stars Bollywoodiennes au cinéma d'auteur reste exceptionnelle.

Machine bien huilée, Bollywood reproduit la politique d'expansion hollywoodienne. Avec un atout: sa part de marché du cinéma en Inde est plus forte que celle des films américains aux États-Unis. En Inde,

94 % des entrées en salles concernent des films nationaux et le public a montré une nette préférence pour *Kuch Kuch Hota Hai* sur *Titanic*. Le boom économique de l'Inde, tout comme l'influence à peine voilée de la mafia sur le septième art à Mumbai, profite à toute la chaîne de production. Pour améliorer la rentabilité des films (seuls 10 % gagnent

de l'argent), les studios de Mumbai misent sur le marché international. Certains réalisateurs tournent en anglais (*Mr. and Mrs. Iyer*, *Leela*, *Black*), rêvant de concurrencer les succès internationaux de Mira Nair (*Monsoon Wedding*) ou de Gurinder Chadha (*Bend it like Beckham*).

Le Monde

CINÉMA
 SEMAINE DU 12 AU 18 AOÛT 2006

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages **4 à 6**

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages **7 à 15**

dans L'AGENDA culturel

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 1^{er} au 7 août 2006

FILM/TÉLÉSÉRIE

- V FOR VENDETTA
- PIRATES OF THE CARIBBEAN
- SAMANTHA OUPS! Volume 1
- DR. LUCILLE
- FINAL DESTINATION 3
- CAMÉRA CAFÉ Saison 3
- C.R.A.Z.Y.
- BRICE DE NICE
- FINAL FANTASY VII: ADVENT CHILDREN
- SHE'S THE MAN

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- PINK FLOYD Pu.I.s.e.
- ELVIS PRESLEY '68 Comeback
- STAR ACADÉMIE 2005
- ELVIS PRESLEY Aloha From Hawaii
- JAMEL DEBBOUZE 100% Debbouze
- IAN ANDERSON Plays Orchestral Jethro Tull
- LES DOSSIERS DA VINCI
- TEARS FOR FEARS Secret World
- GAD ELMALEH L'autre c'est moi
- TRYO Au cabaret sauvage

LE CINÉMA ONF ET L'INSTITUT DU NOUVEAU MONDE PRÉSENTENT

LES CINÉ-DÉBATS DE L'ÉCOLE d'été

Voyez des documentaires-choix issus de la collection de l'ONF en présence de personnalités socialement engagées.

UNE ÉCOLE DE CITOYENNETÉ AUX AINS DU FESTIVAL

Jeudi 17 août à 19 h
 Une agriculture durable et respectueuse de l'environnement est-elle un frein au développement économique ?
PAS DE PAYS SANS PAYSANS d'Ève Lamont
 Invités : Maxime Laplante, président de l'Union Paysanne et Frédéric Paré, coord. agriculture écologique, Équiterre.

Vendredi 18 août à 19 h
 Qu'en est-il de l'engagement social et politique ?
LA LIBERTÉ EN COLÈRE de Jean-Daniel Lafond
 Invité : Jean-Daniel Lafond, cinéaste
 Animation : Michel Venne, directeur général de l'INM.

Samedi 19 août à 16 h 30
 Dans une Amérique sous l'emprise de la peur, qui se préoccupe des exclus et des démunis ?
LES CHEMINS DE MARIE de Monique Leblanc
 Invité : Claude Corbo, professeur de science politique à l'UQAM

Samedi 19 août à 19 h
 Cinéma direct : la caméra, un outil de manifeste ?
 Participants : Marcel Carrière, Werner Hold, Jean-Pierre Masse, Magnus Isaacson, Denys Desjardins et Manon Barbeau, cinéastes.

LES ÉCHANGES SE DÉROULERONT EN FRANÇAIS

Prix d'entrée :
 \$5 étudiants, aînés et membres de l'INM
 7\$ adultes
 Billets en vente au Cinéma ONF • 1564, rue Saint-Denis, Montréal

Renseignements : 514.496.6887
 www.onf.ca/cinerothèque
 www.inm.qc.ca

ONF CINÉMA

L'ÉCOLE d'été

UNE ÉCOLE DE CITOYENNETÉ AUX AINS DU FESTIVAL

début global

Cinéma

Voir double

Une histoire d'amour américaine non conventionnelle

CONVERSATIONS WITH OTHER WOMEN

Réal.: Hans Canosa. Scénario: Gabrielle Zevin. Avec Helena Bonham Carter, Aaron Eckhart, Nora Zehetner, Erik Eidem, Olivia Wilde, Brianna Brown. Image: Steve Yedlin. Musique: Starr Parodi, Jeff Eden Fair. Montage: Hans Canosa.

ODILE TREMBLAY

Cette histoire d'amour américaine mettant en scène Helena Bonham Carter et Aaron Eckhart aurait paru bien conventionnelle si elle avait été filmée selon les normes habituelles. Or le film repose sur un procédé qui intéresse, dérange et irrite tout à la fois.

Le cadre est double, l'écran divisé, rarement unifié. Deux caméras ont capté l'action. L'idée qu'une relation soit présentée à travers le point de vue simultané des deux protagonistes n'est pas mauvaise. L'écran double n'a rien de révolutionnaire, mais le fait qu'il soit ici systématique modifie la structure du récit et le type d'attention du spectateur. Les flash-back et l'action se déroulent souvent en même temps, passé et présent dos à dos.

Premier long métrage de Hans Canosa, *Conversations with Other Women* constitue davantage un exercice, par ailleurs trop bavard, qu'un film achevé.

À la suite d'un mariage à Londres, une demoiselle d'honneur (Bonham Carter) et le frère de la mariée (Eckhart) flirtent à la noce et s'éclatent dans la chambre d'hôtel, jusqu'à ce que leur passé amoureux remonte à la surface. Ils sont d'anciens amants dont les chemins ont bifurqué. Le temps qui passe, l'angoisse de vieillir, les

changements apportés par la vie apparaissent au cœur de ce pas de deux, où les mots échangés se révèlent plus importants que l'action elle-même, au demeurant plus consistante lorsque conjuguée au passé avec les jeunes comédiens Nora Zehetner et Erik Eidem. C'est pourtant sur les épaules du couple aîné que le film repose, lequel eut, vrai défi, à jouer longtemps sans rupture, un peu comme au théâtre.

Conversations with Other Women ne débouche pourtant pas sur leurs prouesses dramatiques. Helena Bonham Carter n'a plus la fraîcheur de sa prestation d'ingénue dans *A Room with a View*, sans posséder pour autant le profil de la femme vieillissante, tour à tour amère et résignée, que réclame le personnage. Aaron Eckhart, acteur au registre étendu (qui sut rouler entre *Nurse Betty* et *In the Company of Men*), paraît ici étrangement limité. L'émotion ne franchit guère l'orée d'une forêt du verbiage. La quête de la formule prend vite le pas sur le dialogue sensible.

Une part de mystère demeure, où flotte un climat insolite qui n'est pas sans charme, et le procédé aurait pu déboucher sur une expérience fascinante, mais les dialogues, pourtant omniprésents, sont trop faibles et ne dégagent pas la complexité recherchée. Quant aux acteurs, malgré leur expérience, ils demeurent en surface d'eux-mêmes. On se désintéresse bientôt de leurs amours passées, présentes et à venir.

En définitive, ce film tient de l'exercice scolaire, plein d'intentions louables et d'audace de traitement, mais sans le souffle et l'émotion susceptibles de les conduire à bon port.

Le Devoir



Dans *Conversations with Other Women*, la relation est présentée à travers le point de vue simultané des deux protagonistes.

SOURCE TVA FILMS

Notre musique

CROSSING THE BRIDGE: THE SOUND OF ISTANBUL

Réal. et scén.: Fatih Akin. Image: Hervé Dieu. Mont.: Andrew Bird. Mus.: Alexander Hacke. Allemagne, 2005, 90 min. (V.o. avec sous-titres anglais)

ANDRÉ LAVOIE

Dans les films du cinéaste allemand d'origine turque Fatih Akin (*Head-On*, *Julie en juillet*), tous ses personnages ne craignent jamais de quitter Hambourg sur un coup de tête pour échouer à Istanbul, comme si leur vie en dépendait. À l'image de la plus grande ville de la Turquie, Fatih Akin ressemble lui aussi à un croisement entre deux mondes, l'Orient et l'Occident, en apparence irréconciliables; ses films cherchent justement à prouver le contraire. À ce titre, *Crossing the Bridge: The Sound of Istanbul* constitue l'exemple emblématique de sa démarche.

Alexander Hacke n'est pas seulement le guitariste du groupe rock Einstürzende Neubauten; il avait signé la musique de *Head-On* et le travail s'est fait en partie à Istanbul. Hacke a connu là une véritable rédemption et ne rêvait que d'une chose: y retourner pour dévoiler, à travers les sons, l'âme de tout un peuple. Fatih Akin s'est fait une joie de l'accompagner à la caméra dans ce périple des styles musicaux les plus contrastés, le compositeur reconnaissant toutefois, à la fin du voyage, n'avoir qu'effleuré cette richesse.

Avec bagages, micros et ordinateurs, Hacke débarque au Grand Hôtel de Londres, le même où échouait le héros survolté de *Head-On*, ne perdant pas une minute pour aller à la rencontre des musiciens qui font la singularité du pays. Et comme s'il voulait faire voler en éclats les préjugés de ceux qui ne s'appréhendent qu'à entendre du folklore pour touristes facilement dépaysés, il se promène

dans les lieux les plus surprenants, là où la musique turque se transforme et se réinvente.

C'est ainsi qu'à travers une série de 15 vignettes, chacune composée d'un bref échange avec les artistes suivi d'une prestation parfois filmée dans son intégralité, Hacke nous fait connaître des interprètes de tous les âges, de toutes les origines (dont une superbe chanteuse d'origine kurde), épousant tous les styles musicaux, des plus traditionnels aux plus populaires.

On découvre ainsi la ferveur de Brenna MacCrimmon, une chanteuse canadienne aujourd'hui entièrement dévouée à la redécouverte de chansons turques depuis longtemps oubliées. Aux côtés de groupes qui revendiquent des influences plus contemporaines, comme Baba Zula et ses sonorités psychédélicques, ou Siyasyabend, des musiciens de la rue qui se font un point d'honneur d'y rester, la tradition n'est jamais laissée de côté.

Voulant prouver que la Turquie est bel et bien ce carrefour d'influences, ce lieu de tous les mélanges, Hacke va aussi à la rencontre d'artistes dont les audaces — ou le caractère kitsch — trouvent d'étranges résonances dans nos oreilles. On fait la connaissance d'un Elvis Presley arabe, Orhan Gencebay, star du cinéma et de la chanson turcs depuis les années 60, et celle de Mercan Dede, un musicien qui ne craint pas de mélanger «dançe music» et airs traditionnels soufis... De quoi donner le tournis aux derrières tourneurs!

Le survol est forcément superficiel, le propos allant parfois à l'essentiel (sur la difficulté du peuple kurde à se faire entendre en Turquie) ou tombant dans la banalité touristique (sur les échanges interculturels évoqués en des termes qui nous donnent l'impression qu'il s'agit de Montréal et non d'Istanbul...). Avec la même fébrilité qui caractérise ses films de fiction, Fatih Akin cherche lui aussi à réconcilier cette part de lui-même, cette



Hacke nous fait connaître des interprètes de tous les âges, de toutes les origines

SOURCE MONGREL MEDIA

Turquie fantasmée et lointaine, présentée ici dans ses atours musicaux les plus séduisants. Et les plus décevant.

Collaborateur du Devoir

«Le scénario est magnifiquement écrit... observations très fines sur les relations humaines... Un petit bijou de film.»
C'est leur meilleur rôle. R. Drouot

AARON ECKHART
HELENA BONHAM CARTER
CONVERSATIONS WITH OTHER WOMEN
VERSION ORIGINALE ENGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
ET 2 À DEUX CÔTÉS À CHAQUE HISTOIRE D'AMOUR

À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS LE FORUM 22

FUNFILM DISTRIBUTION ET IMAGE MANAGEMENT PRÉSENTENT
UN FILM DE VALÉRIE MINETTO

Oublier Cheyenne

AURÉLIA PETIT, MALIK ZIDI ET MILA DENKER

LE MONDE EST PLUS MAGIQUE QUE VOUS NE LE PENSEZ.

«Mémorable, 6/10.»
Charles-Stéphane Rzy - IQ-Montréal

«Un film à part, vraiment intéressant.»
Alexis K. Lapage - La Presse

«Un film admirable!»
Francine Gagné - En attendant Le Signe (Radio-Canada)

À L'AFFICHE!

EN-CENTRIS
CINÉMA Sherbrooke
CINÉMA Ste-Adèle
CINÉMA Le Clap

CÉSAR 2006
GAGNANTE • MEILLEURE ACTRICE
NATHALIE BAYE

★★★★★
Journal de Montréal - The Gazette - Le Devoir

«Nathalie Baye au sommet de son art!»
Michel Therrien, Journal de Montréal

«Un film magnifique!... Des personnages d'une beauté, d'une profondeur et d'une intelligence remarquable. Nathalie Baye est exceptionnelle!»
Martin Bilodeau, Pour la suite des choses

«Excellent! Fascinant!»
Mark Sliozky, Montréal Mirror

NATHALIE BAYE JALIL LESPERS
le petit lieutenant
UN FILM DE XAVIER BEAUVOIS

Présentement à l'affiche!

CHIFFREX INVESTISSEMENT
QUARTIER LATIN
CINÉMA Sherbrooke
MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE
CINÉMA LE CLAP
CINÉMA STE-ADELE
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
EX-CENTRIS